Les Cahiers Missionnaires
N° 4

WAGHA MANDOUMA

Catéchumène et Chrétien

F. FAURE
Missionnaire au Gabon



PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, Boulevard Arago (XIVe)
—
1922

Prix : 2 fr.

WAGHA MANDOUMA

Catéchumène et Chrétien

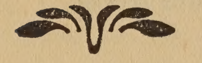
Les Cahiers Missionnaires
N° 4

WAGHA MANDOUMA

Catéchumène et Chrétien

F. FAURE

Missionnaire au Gabon



PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, Boulevard Arago (XIVe)
—
1922

AVANT-PROPOS

Ceci n'est pas une biographie. *C'est une* monographie. *Ce n'est pas l'histoire d'un homme, c'est l'histoire d'un type d'homme, du Pahouin païen devenant chrétien. Pourtant, il existe bien un Pahouin, dans la Haute-Abanga, dont l'histoire m'a servi de cadre. Dans ce cadre, j'ai fait entrer divers épisodes relatifs à d'autres Pahouins et à d'autres régions. Mais dans ce récit,* rien n'est inventé, *tout* est rigoureusement vrai. *La seule liberté que j'aie prise a été de grouper autour d'une figure centrale des événements parfaitement historiques dont quelques-uns se sont déroulés dans des villages semblables à Eyaghako et dont les héros ressemblent à Wagha Mandouma comme des frères.*

F. F.

WAGHA MANDOUMA, CATÉCHUMÈNE

La chasse au sanglier

Wagha (1) Mandouma et son ami Nze Ngyéme reviennent de la chasse. Partis avant l'aube, ils ont battu la forêt, levé une troupe de sangliers qu'ils ont su rabattre sur la grande fosse, bien dissimulée sous des branches, qu'ils ont mis trois jours à creuser. Deux animaux n'ont pas su éviter le piège et les chasseurs ont pu facilement les tuer à coups de lances, au fond du trou. Les deux amis rentrent au village, chacun chargé de sa pièce de gibier. Et, malgré la chaleur étouffante de cette matinée de fin de saison des pluies, les deux jeunes gens marchent rapidement, de ce pas élastique et silencieux, dont les Pahouins sont coutumiers. Tous deux grands, admirablement proportionnés, non pas noirs, mais brun foncé, les muscles saillants, ils avancent sans peine, sous le fardeau qu'ils portent sur le dos, retenu au front par une sangle de peau. Arrivés au village, chacun d'eux jette son gibier à la porte de sa maison. Les femmes, les enfants sortent des huttes, s'avancent, admirent, s'exclament, envient, les hommes félicitent les chasseurs, les chiens rôdent. Wagha Mandouma et Nze Ngyéme, entrés chacun dans sa maison, placent dans

(1) Prononcez : Ouagha, gh = r grassayé.

leur coin les fusils, les sagaies, le petit sac à munitions et l'autre sac, non moins précieux, des fétiches de la chasse. Puis, les yeux brillants de plaisir et d'orgueil, ils cherchent les couteaux et les feuilles de bananier et se mettent à dépecer les bêtes sous l'œil émerveillé des membres de la famille. La joie est sur tous les visages, chacun se réjouit du bon repas de viande qu'il fera tout à l'heure, et ne peut penser qu'à ce repas ; chacun vit intensément dans le présent, et le présent est extrêmement agréable ; il ne peut guère l'être davantage : on va manger de la viande ! La reconnaissance va aux chasseurs habiles, aux fétiches puissants, au sorcier qui a su fabriquer ces fétiches.

Wagha Mandouma et Nze Ngyéme découpent la bête et donnent les morceaux à leurs femmes qui vont se mettre en cuisine et rivaliser dans l'art d'assaisonner un morceau de filet, de faire la soupe à la menthe et de cuire des bananes à l'étouffée. Puis, les deux chasseurs vont s'asseoir à la maison de garde, allument leur pipe et racontent à leurs amis les péripéties de la chasse. La maison de garde, à l'entrée du village, sur la berge un peu élevée, domine la rivière Abanga qui, sortie d'une région de rapides où ses eaux écumeuses bondissaient de rocher en rocher, s'étale maintenant, paresseuse et calmée. Point très large pourtant, car nous sommes loin de son confluent avec l'Ogooué. La forêt, sur l'autre rive, barre l'horizon et s'élève comme un mur de verdure. Les eaux glissent tranquillement

devant le village où l'on festoie, Eyaghako, habité par quelques familles de la grande tribu des Esobam, Pahouins arrivés depuis peu de l'intérieur montagneux. Ils sont toujours en guerre contre quelque chef voisin aussi turbulent qu'eux-mêmes. Au début de cette saison des pluies, ils ont surpris une petite bande ennemie dans la forêt. Ils eurent vite fait de la massacrer et rapportèrent au village deux cadavres qu'ils dévorèrent dans une orgie nocturne. Wagha Mandouma et Nze Ngyéme, les deux amis, nos chasseurs de sangliers, se distinguèrent ce jour-là par leur courage, leur habileté à danser autour des cadavres, et firent l'admiration de tout le village par la prodigieuse quantité de viande ennemie qu'ils purent engloutir.

La famille du polygame

Wagha Mandouma a trois femmes et son ami Nze Ngyéme a trois femmes aussi. Wagha est né sur les bords d'une petite rivière qui coule très loin au Nord, petit sous-affluent de l'Ogooué. Quel âge a-t-il ? Il ne saurait le dire... Une petite ombre à la lèvre supérieure, mais le menton est encore lisse. Il peut avoir 30 ans. Son père Mandouma, mort il y a quelques années, lui a laissé une femme. Il avait bien laissé deux femmes, mais l'une d'elles, très vieille, faible et malade, fut conduite par Wagha lui-même le lendemain de la mort de son père, dans la forêt. Il passa au pied de cette vieille femme un tronc d'arbre percé d'un trou et s'en alla. On n'entendit plus parler de la vieille. Déjà, avant la mort de son père, Wagha avait volé une femme. Avec la femme

héritée cela faisait deux. Il ne tarda pas à en acheter une troisième. Ses trois femmes se trouvent être encore jeunes. Il aime la première parce qu'elle lui a donné un fils, bambin qui commence à marcher ; il aime la deuxième parce qu'elle travaille beaucoup aux champs et assure une nourriture abondante. Il aime la troisième parce qu'elle est la dernière venue, la plus jeune, la plus belle, la plus coquette, quoique la plus paresseuse. Ces trois femmes, horriblement jalouses l'une de l'autre, se disputant, s'injuriant, se battant, mènent la vie de toutes les femmes pahouines de tous les temps, aujourd'hui, femmes de Wagha Mandouma, Esobam de la Haute-Abanga, demain peut-être revendues dans la forêt ou sur les bords du grand fleuve Ogooué, tour à tour aimées et battues par le maître dur, cruel, exigeant. Leur grande préoccupation est de se procurer un bon fétiche, le philtre puissant qui fixera définitivement le cœur du mari et l'écartera des rivales détestées. Chacune d'elles a affaire au sorcier, en secret, et achète à grand prix une poudre, un liquide, une horreur dans une corne d'antilope ou dans un petit sachet en peau. Et le mari ne s'attache pas davantage, et, découragée, la pauvre femme jette le fétiche impuissant et en recherche un autre aussi vain et illusoire. Ce besoin profond du cœur d'aimer et d'être aimée est rarement satisfait, et la vie de la femme pahouine se consume à la poursuite de ce bonheur de rêve, que, constamment déçue, elle ne peut pourtant pas renoncer à l'espoir de saisir un jour.

Le sorcier du village

Wagha est aussi l'ami du sorcier. Dans ce village, qui oserait ne pas l'être ! Hommes et femmes sont dans sa main, pour la vie, pour la mort. C'est lui qui dompte les esprits, les dangereuses puissances mystérieuses, toujours méchantes, qui peuplent la forêt et le village. Wagha, le guerrier, a peur des esprits. Le sorcier lui a pourtant vendu très cher plusieurs fétiches : celui de la guerre, celui de la chasse, le fétiche qui garde ses femmes de l'inconduite, celui de la richesse, celui de la santé, celui qui protège des serpents, celui qui écarte les maladies, celui qui préserve des accidents. Wagha porte ces fétiches sur lui et ne s'en sépare jamais. Pourtant, ces fétiches ne peuvent écarter de lui la crainte des esprits méchants qui sont partout. Son vieux père Mandouma avait aussi des fétiches ; il est mort dans l'épouvante des esprits. Enfin, Wagha a dans sa maison son byéri. C'est une boîte ronde en écorce, très bien fermée. Cette boîte renferme le crâne d'un ancêtre, soigneusement préparé par un grand sorcier, mort depuis longtemps. Ce crâne est rougi par l'écorce râpée de l'arbre *ebel,* et il est accompagné d'autres préparations mystérieuses et puantes. C'est là qu'habite l'esprit de l'ancêtre, fondateur et protecteur de la famille. Régulièrement, à chaque nouvelle lune, Wagha ouvre la boîte en grande cérémonie, avec un tremblement de tous ses membres. Il offre quelque sacrifice à l'esprit protecteur qui peut devenir persécuteur et exterminateur s'il est négligé de ses descendants. Un peu de

sang, un peu d'eau, une banane, quelques bouffées de fumée de tabac, et l'esprit de l'ancêtre est satisfait.

Ainsi la vie de Wagha s'écoule, inquiète et agitée. Les travaux du village, la construction, la reconstruction des maisons, le défrichement de la plantation à la saison sèche, l'expédition de pêche sur les bords du lac ou des marais, la chasse, les voyages à l'intérieur pour voler quelques boules de caoutchouc, la guerre, le règlement des palabres, la police de sa maison, quelque intrigue amoureuse illicite et dangereuse, la recherche et la confection des fétiches, voilà la vie du Pahouin, faite de plaisirs intenses et passagers (d'ordre toujours matériel) et de vives inquiétudes, de satisfactions grossières et de dangers, tout cela dominé par l'épouvante des esprits, la crainte du sorcier, le souci de garder toutes les prescriptions des ancêtres, tous les tabous personnels, l'horreur du mystère, du surnaturel dans lequel on vit, monde redoutable, dont l'homme n'est qu'un jouet, où il se débat, comme un aveugle dans les tourbillons de la rivière aux grosses eaux. Esprit inquiet et crédule, jamais satisfait dans ses besoins les plus profonds, tourné vers les choses matérielles, ne sachant ni observer ni réfléchir, le Pahouin tourne dans son paganisme ancestral, mais ne peut sortir du cercle étroit qui limite son esprit depuis des siècles. Violent, cruel, sensuel, il semble que tout ce qui constitue la supériorité de l'esprit humain lui est étranger. De l'égoïsme féroce, aucune règle de conduite, sinon la passion la plus déchaînée, pas de cœur, pas de conscience, pas de volonté !...

Tout ceci n'est qu'apparence. Dieu a créé l'homme à son image, le Pahouin comme les autres. Rien de ce qui vient de Dieu ne peut disparaître. L'image de Dieu est là, et bientôt va apparaître tellement belle et pure que Dieu lui-même pourra venir y faire sa demeure.

Nzogho l'enfant chrétien

Après avoir mangé du sanglier pendant quelques heures, Wagha, Nze et leurs amis, dans la maison de garde, somnolent. Le soleil commence à descendre. Il fait encore très chaud. La forêt vibre au chant des cigales. Soudain, au débarcadère, un cri ! C'est une des femmes de Wagha qui, puisant de l'eau, vient d'apercevoir au tournant de la rivière une petite pirogue qui remonte le courant, montée d'un jeune garçon, pagayant de toutes ses forces. C'est Nzogho, le frère de cette femme. Nzogho peut avoir 15 ou 16 ans. Vêtu d'un pagne à carreaux rouges et blancs, d'une sorte de petite blouse, de même étoffe, à manches courtes, il est debout, à l'arrière de sa petite pirogue, une longue pagaie à la main. Son jeune corps se penche harmonieusement pour enfoncer dans l'eau la pagaie qu'il relève ensuite en faisant voler une gerbe de gouttelettes lumineuses. Très adroitement, il amène sa pirogue au débarcadère, descend à terre, tombe dans les bras de sa sœur. « Je suis venu », dit-il. La sœur le contemple avec admiration, ainsi que le beau-frère réveillé et accouru. Nzogho prend son mince bagage, sa natte roulée, sa pagaie, attache sa pirogue et monte au village. Curieusement, les femmes regardent ce beau garçon, plein de santé ; les hommes

regardent aussi : les jeunes, soupçonneux ; les vieux, hostiles. Mais c'est le beau-frère de Wagha, il est bien accueilli. Il tombe bien ! Vite, sa sœur place devant lui quelques morceaux de sanglier, tout ce qui est nécessaire à un estomac de jeune Pahouin affamé par une longue course en pirogue.

Nzogho appartient à une autre tribu, en aval, sur le fleuve Ogooué ; Nzogho a voyagé ; il a fréquenté les Blancs, ces hommes mystérieux, encore peu familiers aux Esobam d'Eyaghako ; ces Blancs si puissants que tous les Pahouins, les uns après les autres tremblent devant eux, et si faibles aussi, qu'ils ne peuvent supporter le grand soleil sur leur tête ; ces Blancs que l'œil du Pahouin peut à peine fixer, et qui, par leur seul regard tranquille donnent froid au Pahouin le plus courageux ; ces Blancs, avec leurs fusils perfectionnés, leurs maisons compliquées, leurs machines, leurs bateaux, leurs marchandises, leur alcool qui est sûrement un fétiche, car lorsqu'on l'a bu, on est un autre homme, on a un autre esprit ; ces Blancs quelquefois si méchants qu'ils brûlent les villages et tuent les hommes ; ces Blancs, avec leur langue, leur écriture, leurs livres ; ces Blancs... qui sont peut-être seulement des esprits ! Puis, un peu en aval du confluent de l'Abanga et de l'Ogooué, il y a des Blancs fort différents des autres. Ceux-là n'achètent ni ivoire, ni caoutchouc ; ils n'ont point de galons sur leurs manches et pas de fusils. Ceux-là parlent de quelqu'un que les Pahouins connaissent bien, puisqu'il est leur père, Dieu. Nzogho a

vu ces deux sortes de Blancs ; il a même vécu chez eux plusieurs saisons. Il a été, avec beaucoup d'autres jeunes Pahouins, chez les Blancs qui parlent de Dieu. Nzogho vient voir sa sœur. On va donc pouvoir le questionner pendant les quelques jours que durera sa visite. Nzogho mange, rit, raconte des histoires et s'en fait raconter. Wagha dit l'histoire de la chasse du matin. Peu à peu le soleil disparaît derrière les grands arbres qui enserrent le village. Nzogho a enfin fini de manger. Il va au fleuve, se lave la bouche et les mains, puis remonte au village. Il attache sa moustiquaire au coin de la maison qu'on lui a indiquée, installe sa natte pendant que les feux se rallument et que les torches fumeuses percent l'obscurité grandissante des cabanes. Les dernières femmes attardées aux plantations rentrent, fatiguées, préparent à la hâte le repas du soir. Au bout du village, un homme se fâche et bat une femme qui est rentrée trop tard; ailleurs, une vieille femme se souvient de ses deuils et se lamente en chantant sa complainte lugubre, assise sur le sol. Un bourdonnement de conversations continues remplit le village ; la fumée chasse les moustiques, l'obscurité gagne la forêt toute proche.

La parole de notre Père Dieu

Lorsque les repas sont à peu près tous terminés et qu'il est pourtant encore trop tôt pour entrer sous la moustiquaire ; lorsque tout travail terminé, l'estomac plein, on attend tout bonnement le sommeil, une jeune voix éclate au milieu de l'unique rue du village : « Venez, venez

entendre la Parole de Notre Père Dieu ». C'est Nzogho, une torche à la main, un objet inconnu et mystérieux de l'autre, un livre, qui parcourt le village, appelant tous les Esobam à ce nouveau palabre. Quoi ! La Parole de Notre Père Dieu ! Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce que c'est ? Et les mots vont jusqu'au fond de toutes les cabanes. « La parole de Notre Père Dieu ! » Et les cabanes se vident. Grands et petits, hommes et femmes, une centaine peut-être, se groupent, accroupis, assis, couchés au milieu du village. Tous sont là ! Nzogho s'assied sur un tabouret, Wagha, le beau-frère, tient la torche de résine, l'ami Nze Ngyéme à côté de lui. Nzogho ouvre le livre, le feuillette de son doigt mouillé ; il lit, lentement, articulant un mot après l'autre, reprenant les phrases, donnant l'accent. Tous ces yeux brillants sont fixés sur ce jeune garçon au visage foncé qui penche son livre vers la torche. « Ne soyez point en souci pour « votre vie de ce que vous mangerez, de ce que vous « boirez... La vie n'est-elle pas plus que la nourriture... « Regardez les oiseaux du ciel... Votre Père céleste les « nourrit... Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?... « Considérez les lys rouges de la forêt... qui durent un « jour... Si Dieu les a ainsi créés si beaux, combien « plutôt vous revêtira-t-il ?... Ne vous mettez donc pas « en souci... Notre Père Dieu sait que vous avez besoin « de toutes ces choses. Cherchez premièrement la « tribu de Dieu et les choses bonnes et justes de Dieu, « tout le reste vous sera donné par-dessus... » Quel langage ! Quelles paroles étranges ! Personne ne bouge,

mais toute l'attention de ces hommes est fixée sur ce jeune garçon et un bouillonnement de pensées agite pour la première fois leur cœur. Dieu, notre Père Dieu ! Dieu, dont on ne parle pas, Dieu qu'on laisse de côté parce qu'il n'est pas méchant comme les esprits, Dieu méprisé, parce qu'il ne fait pas de mal aux hommes, Dieu, « Nzam », celui qui oublie, qui a oublié ses enfants, les hommes, et que les hommes oublient aussi... mais, alors, non il n'oublie pas, puisque nous entendons sa parole ! Et voici que maintenant Nzogho explique... « Oui, Dieu est notre Père, et c'est Lui qui « fait pousser les bananiers et le manioc ; son soleil, « sa pluie font vivre. C'est Lui qui a mis le poisson « dans le fleuve et le gibier dans la forêt. Pourquoi « nous inquiéter, puisque Dieu nous aime... Il n'a pas « cessé de nous aimer puisqu'il nous donne tous les « jours toutes ces choses ! Un père aime son fils, « Dieu peut-il cesser de nous aimer ? » Un enfant, réveillé en sursaut, crie. Sa mère, vite, lui donne le sein, il se calme. L'attention n'a pas été troublée. Nzogho parle longuement de l'amour de Dieu. « Et « Dieu nous aime toujours, alors que nous, nous ne « pensons jamais à Lui. » Que de choses étonnantes ! Oui, c'est bien cela, pourtant ! Toutes ces idées nouvelles que dit Nzogho, il semble qu'elles se réveillent toutes seules au fond du cœur de chacun. Wagha, d'une baguette de bambou, attise la torche. Puis de nouveau, la jeune figure brune aux yeux brillants se penche sur le livre incliné vers la lumière, de nouveau, la main

noire feuillette le livre : « La porte étroite et le chemin « étroit mènent à la vie. » Oh ! la vie ! Comme chacun y tient ! Vivre ! Oter la mort de son chemin ! Enlever cette obsession de sa pensée ! Rejeter loin cette terreur de la mort ! C'est notre Père Dieu qui donne la vie, et c'est la vie éternelle ! Nzogho explique encore : « La « mort du corps n'est rien, l'esprit, l'âme vit toujours « et va chez Dieu pour l'éternité. » L'étonnement agrandit les yeux et les bouches. Une petite lumière commence à poindre dans le cœur de ces pauvres païens, une petite lueur d'amour et de vie. Dieu, notre Père Dieu, nous aime. Il ne nous a pas oubliés. Il veut nous donner la vie. Quelle nouvelle !... Quelle bonne nouvelle !... Cette pensée envahit tous les cœurs... A quelques pas, pourtant, c'est la forêt, les ténèbres épaisses, la forêt avec ses mystères, ses esprits, ses bêtes surnaturelles ; la forêt avec ses sentiers dangereux, ses plantations lointaines ; avec des ennemis, peut-être, rôdant autour du village, la forêt avec ses tombes. Personne n'y songe. Ici, autour de cette pauvre torche de résine, c'est la lumière, c'est la vie ! « Nous voulons vivre ! » Nzogho parle longtemps sans lasser l'attention. « Ecoutez, dit-il, notre Père Dieu est ici, il est « partout. Nous ne pouvons pas le voir, mais il nous « voit, il nous entend, il nous comprend. Nous allons « maintenant lui parler »... Lui parler ?... Comment ?... Que dit-il ?... Dieu est là ! On peut lui parler ! Il est tout proche ! C'est un esprit, un bon esprit !... Que c'est étrange !... Et nous ne le savions pas !... Et nos pères ne

le savaient pas !... Nzogho s'agenouille, ferme les yeux, et lui, l'humble enfant de la forêt, le petit Pahouin tout noir, au nom de son peuple, il prie. Il parle à notre Père Dieu ; il remercie pour tous les bienfaits de la journée, il remercie pour l'amour, pour la lumière, pour la vie. Il demande à être encore aimé, béni, éclairé. Il prie simplement pour son peuple, pour tous ceux qui sont là, autour de lui, à écouter ces choses merveilleuses... « Notre Père qui es aux cieux, que « ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne... » Comme toutes ces paroles retentissent dans le grand silence !... Et comme à mesure que Nzogho parle à Dieu la peur disparaît ! Il n'a pas peur, lui, le petit Pahouin, il parle à Notre Père Dieu avec une grande assurance. « Délivre-nous du mal ! » Oh ! c'est bien là le grand désir de chacun, être délivré, être affranchi ! On ne sait pas bien de quoi, mais on sent quelque chose qui gêne, qui oppresse horriblement, un poids lourd qui étouffe... « Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire, éternellement ! »... Oui, c'est Lui le puissant, le Père créateur, Lui l'Eternel, Notre Père Dieu !... Tous les cœurs s'associent à cette prière qu'ils sont pourtant loin de comprendre complètement. La torche finit de s'éteindre aux mains de Wagha qui ne pense plus à la ranimer. Nzogho dit *amen*, se lève, donne le signal de la dispersion, mais personne ne voudrait partir. Enfin, l'un après l'autre, ces Pahouins cruels, guerriers, cannibales, se lèvent. « Qui pourra dormir, ce soir ? » disent-ils. Ils rentrent dans les hut-

tes, sous les moustiquaires ; peu à peu, tout bruit cesse, toute lumière s'éteint. Mais ce soir, à Eyaghako, sous chaque moustiquaire, il y a un cœur qui pense à Notre Père Dieu, à son amour, à la vie ; il y a un cœur touché qui s'éveille. Nzogho s'est endormi seul sur sa petite natte, son précieux livre posé à côté de lui, une pensée, une prière s'élevant encore vers Dieu. Le village est silencieux, les ténèbres l'enserrent, la forêt l'entoure ; mais Dieu est venu !...

Ce même soir, dans des centaines de villages dispersés dans la grande forêt ou sur les bords des rivières et des marais, Dieu est venu aussi. Il est venu au milieu de ce peuple immense parce que, dans chacun de ces villages ce soir, un homme, une femme, un enfant a dit l'amour de Dieu et a fait monter vers Dieu la prière de ce peuple, l'aspiration encore bien vague sans doute, vers la vie. Dieu est venu chercher et sauver ce qui était perdu !...

Les pensées d'un cœur païen

Le lendemain, la vie reprend à Eyaghako. Dès l'aube, les femmes partent pour les plantations, un panier sur le dos, la matchette à la main. Les hommes partent pour la chasse, pour la pêche, pour chercher dans la forêt quelques matériaux, liens, écorces, fruits, racines. Les pensées qui oppressent le cœur de chacun se font jour peu à peu et les langues se délient. Les vieillards, lents à saisir, n'ont presque rien compris aux paroles d'hier soir. Le sorcier, lui, n'a pas voulu comprendre. « Ce sont des choses de Blancs », disent-ils. « Ces Blancs nous

« changent nos enfants. Ce sont des rêveries d'un autre « peuple ». Et ils n'y pensent plus. La bonne graine est tombée sur le chemin. Quelques femmes, dans le petit sentier, expriment encore de l'étonnement : « Oui, « l'amour de Dieu, être aimée, c'est une bonne chose ». Mais, arrivées aux champs, elles commencent à se disputer, à s'injurier ; le dur travail quotidien les reprend. Deux hommes essaient de se rappeler les paroles d'hier soir. Mais d'autres pensées montent à leur cœur, le vieux palabre d'une femme enlevée et non payée. Wagha et son jeune beau-frère Nzogho ont accompagné les femmes aux champs. La conversation ne tarde pas à rouler sur Notre Père Dieu, et Nzogho, l'enfant, reprend l'idée très simple d'hier soir. Dieu, notre Père, nous aime et nous cherche. Il veut nous donner la vie. Wagha et ses femmes écoutent en silence. Aux champs, on se met au travail, les trois femmes sarclent, les deux hommes cherchent des lianes, et la conversation continue. « Ces « lianes, c'est Notre Père Dieu qui nous les donne ». Après le travail, on rentre au village, et les pré ccupations ne cessent pas, les remarques, les réflexions, les questions et les réponses. La bonne semence serait-elle tombée dans une bonne terre ?

L'histoire de Jésus

Le soir, Nzogho ne parcourt pas le village pour inviter les gens à venir écouter la Parole de notre Père Dieu. Il n'appelle personne, car tous sont là, autour de lui. La torche est prête dans la main de Wagha, l'ami Nze Ngyéme est là aussi. Et ce soir, comme hier, le jeune visage brun se

penche sur le livre incliné vers la torche, la main noire tourne les feuillets, la même jeune voix claire et assurée parle inlassablement, la même foule de Pahouins cruels, violents, sensuels est là, immobiles, les yeux brillants fixés sur l'enfant. Ce soir il dit le don de Dieu : « Les hommes avaient oublié Dieu, mais Dieu aimait « toujours les hommes; alors Dieu a envoyé son fils vers « les hommes pour les appeler, pour leur montrer le « chemin du retour à Dieu. » Il dit la naissance du Sauveur, son abaissement, son humilité. Il raconte l'Evangile de l'enfance, l'adoration des pauvres et des chefs, les petits, les humbles, les méprisés accueillant le Fils de Dieu. Il parle de son ministère, des premiers disciples : « Il allait de lieu en lieu, faisant du bien, guérissant les « malades, nettoyant les lépreux, chassant les esprits ». Oh ! Comme cette foule comprend !... La maladie, toujours mystérieuse, provoquée par un méchant esprit, le malade possédé et tourmenté par un esprit, les lépreux... mais, il y en a là, dans la foule, des lépreux, sachant leur maladie sans espoir, souffrant de leur douleur physique, et souffrant d'une douleur morale atroce, car ils savent bien que dans peu de temps, lorsqu'ils seront trop répugnants, ils seront chassés dans la forêt. Oh ! Jésus qui nettoyait les lépreux !... qui chassait les démons !... Jésus Fils de Dieu, venu pour nous chercher, pour nous guérir, pour nous sauver. Voilà que Nzogho avec l'autorité de celui qui sait, déclare que Jésus lui aussi est là, avec Notre Père Dieu, qu'il est toujours puissant, toujours bon, toujours notre frère. Il parle

longtemps, jusqu'à ce que la lueur de la torche de résine décline. Comme hier, il s'agenouille, ferme les yeux et parle à Notre Père Dieu, à Jésus, Fils de Dieu, demandant la guérison des malades, des lépreux, la délivrance des esprit, suppliant Dieu de sauver, de pardonner, d'ouvrir les cœurs et les intelligences. *Amen,* dit-il, comme la torche s'éteint aux mains de Wagha. Longtemps ce soir encore les cœurs bouillonnent de pensées, les intelligences travaillent sous les fronts crêpus. Ce soir, Dieu est encore là pour aimer, pour parler, pour sauver.

Pendant toute cette saison des pluies, pendant plusieurs semaines de saison sèche, Nzogho, le petit élève de l'école missionnaire rendit témoignage chaque jour à son Dieu et à son Sauveur. Wagha, le grand beau-frère, le guerrier pahouin accompli et son ami Nze Ngyéme questionnaient, s'informaient, réfléchissaient. Nzogho expliqua la loi de Dieu, le péché, transgression de la loi, la condamnation, la mort, salaire du péché, le pardon, le salut en Jésus. Le soir où Nzogho raconta la mort du Sauveur sur la croix il dut parler jusqu'au milieu de la nuit, répondre aux questions, expliquer longuement ; puis suivit un grand silence. « Il est mort « pour nous », dit Nzogho, et devant le grand sacrifice, devant le prix immense payé pour son salut, Wagha le Pahouin comprit la grandeur de son péché.

Le campement de pêche

Les Esobam allèrent au campement de pêche sur les bords du lac Ngene. Beaucoup d'autres tribus, de villages divers, s'installèrent aux campements. Ces gens venaient de la Haute-

Abanga, comme les Esobam, de la Basse-Abanga, même des bords de l'Ogooué. Un jour, Nzogho revint au campement tout joyeux. Il avait appris qu'un évangéliste, placé par le missionnaire dans un village de la Basse-Abanga, était venu au campement avec les habitants de son village comptant déjà un bon nombre de chrétiens. Ce fut une joie pour Nzogho qui traversa le lac et passa la journée avec son ami. Le lendemain l'évangéliste vint rendre visite au campement des Esobam. Il parla, lui aussi, de l'amour de Dieu, de la Loi, du Sauveur. Maintenant, les deux amis Wagha et Nze voyaient le monde autrement. Leur intelligence lente et malhabile commençait à fonctionner. La révélation de Dieu devenait de plus en plus nette et la pensée travaillant, découvrait des aperçus insoupçonnés sur le monde, harmonieuse création de Dieu et non plus domaine chaotique des esprits. La révélation de la Loi de Dieu les avait troublés. Ils avaient senti s'éveiller en eux quelque chose qui correspondait si bien à cette Loi ! Tu ne tueras point ; tu ne déroberas point ; tu ne commettras point d'adultère. Oui, ils savaient cela ; mais quel Pahouin la pratiquait, cette Loi !... Tu adoreras Dieu seul, tu te confieras en Lui ; ils sentaient bien en eux l'inanité des fétiches. Ils apprirent aussi le récit de la création, un homme et une femme, puis le respect du dimanche, le danger avilissant de l'alcool. Au fond d'eux-mêmes, la conscience réveillée commençait à parler haut. Eux, Wagha, Nze, ils avaient tué et mangé des hommes, enfants de Dieu comme eux-mêmes. Ils avaient plu-

sieurs femmes, achetées, vendues, prêtées, données, battues, méprisées, elles aussi enfants de Dieu. Ils avaient bien souvent violé le 7e commandement. Wagha avait conduit lui-même dans la forêt la vieille femme de son père, elle aussi enfant de Dieu. Enfin, tous ces fétiches, tous ces objets grotesques et répugnants en quoi ils avaient foi, alors qu'ils méprisaient l'amour de Notre Père Dieu et sa puissance. Autrefois, ils ne savaient pas, mais aujourd'hui, ils savent. Ils savent que le salaire du péché c'est la mort, ils savent que Jésus, le fils de Notre Père Dieu, est venu mourir à cause de leur péché à eux, ils savent qu'il n'y a de salut qu'en lui. Wagha parlait longuement avec son ami Nze Ngyéme, dont l'intelligence et la conscience s'ouvraient aussi à l'Evangile. Pendant toute cette saison les deux amis, avec Nzogho et l'évangéliste, s'entretenaient de ces choses, sur les bords du lac. D'autres Esobam haussaient les épaules. « Ce sont des idées bonnes pour les « blancs. Laissons cela. Nous, Pahouins, suivons les lois « de nos ancêtres. Ne plus tuer, comment régler les « palabres, alors ? N'avoir qu'une femme, que ferai-je « quand elle sera malade ? Qui me soignera ? Qui « prendra soin de moi ? Que ferai-je quand elle atten- « dra un bébé ? Laisser les fétiches ! Qui me préservera « des esprits ? Si nos jeunes gens ont ces nouvelles « idées, notre peuple est fini ! Laissons les Blancs sui- « vre leurs mœurs, nous, gardons les nôtres. Il nous est « impossible à nous Pahouins, d'adopter ces coutu- « mes !... » Et pourtant Wagha et Nze voyaient l'évan-

géliste et ses quelques chrétiens, des Pahouins, vivre cette vie nouvelle. Ils apprenaient que là-bas, en aval sur le grand fleuve Ogooué, beaucoup de jeunes hommes avaient accepté la Parole de Notre Père Dieu, qu'ils avaient renoncé à la guerre, renvoyé les femmes, jeté les fétiches. Et ils vivaient, les esprits ne les avaient pas tués ; ils vivaient heureux, confiants, aimants, dans la lumière, dans la joie. Voilà la vraie vie !

Le travail de Dieu

Un jour, Wagha, Nze et le jeune beau-frère Nzogho étaient au campement de l'évangéliste. On signale l'arrivée soudaine d'un chef de famille important qui avait passé deux saisons sèches et deux saisons des pluies, c'est-à-dire une année, dans l'intérieur à chercher du caoutchouc. Il avait laissé trois femmes. Le chef arriva, chargé de caoutchouc et d'ivoire. Aussitôt il s'informa de ses trois femmes auprès de son frère cadet à qui il les avait confiées. Il apprend alors qu'une de ses femmes s'est enfuie avec un autre homme ; qu'une autre est sur le point d'avoir un bébé. « Quant à la troisième, dit le frère ca-« det, la voilà ! Elle a continué à aller à son champ, toute « seule, à garder sa maison et tout ce que tu avais laissé. « Elle a cuit sa nourriture tous les jours dans sa mar-« mite, sans jamais s'éloigner du village ; elle est en-« trée tous les soirs seule dans sa moustiquaire, sans « manquer un jour. Telle tu la vois là, telle elle a été « pendant ton absence, puisqu'elle a pris le Travail de « Dieu ! »... Wagha et Nze entendent cette chose incroyable, une femme jeune et belle respectant le 7e com-

mandement toute une année, gardant la foi conjugale à ce mari pendant qu'il court les aventures dans la forêt. Wagha et Nze sont muets d'étonnement. Une femme pahouine, agir ainsi ! Elle a pris le travail de Dieu ! Elle fait partie de la Nouvelle Tribu ! Comme elle est changée ! Quelle est donc cette puissance miraculeuse qui change non seulement les hommes mais aussi les femmes ! Ce soir-là, les deux amis causèrent longtemps près du grand feu enfumant et séchant la provision de poisson. Longtemps toutes ces pensées qui montaient de leur cœur à leur lèvres les tinrent éveillés. Oh ! être ainsi transformé ! Croire en Notre Père Dieu, en Lui seul ! Oui, mais... les fétiches, les esprits !... renvoyer les femmes ! C'est trop difficile !... Et pourtant, tard dans la nuit, les deux amis, pour la première fois, s'agenouillèrent et essayèrent de prier : « Notre Père « Dieu ! aide-nous ! Nous voulons t'aimer et te suivre, « nous sommes tes enfants, aide-nous. » Oui, pauvres frères païens, Dieu va vous aider! Comment ne le ferait-il pas ! Puisqu'il a donné son Fils ! Oui, Dieu va vous aider à venir à Lui ! Il va vous délivrer de toutes les loques du paganisme, de toutes les épouvantes des esprits et de la mort !... Dieu va vous donner la force et la vie !

La saison sèche, grise et froide s'écoula. Peu à peu tous les campements furent abandonnés, les pêcheurs rentrèrent aux villages. Les Esobam regagnèrent Eyaghako avec beaucoup de grands paniers de poissons secs et fumés. Nzogho repartit heureux vers ses amis blancs, les missionnaires, dont l'école allait se rouvrir.

Une dernière fois il ouvrit son livre et parla de l'amour de Dieu, dans le village, le soir, près de la torche de résine. Une dernière conversation avec Wagha et Nze, aussi avec sa sœur, la femme de Wagha, une dernière prière, puis, le matin, reprenant sa pagaie, roulant sa natte et sa moustiquaire, détachant sa pirogue, il partit sur la rivière, lançant à tous les échos de la forêt sa joie, sa joie de vivre, sa joie de Pahouin, qui a bien profité de la saison sèche pour faire ripaille de poisson, sa joie de chrétien heureux d'avoir parlé de Dieu, d'avoir rendu son témoignage, heureux de retourner à cette station missionnaire, de revoir ses amis blancs et noirs, certain de l'accueil qui l'attend à la Mission, terre sainte où il a appris l'amour de Dieu.

Le marchand blanc

A Eyaghako, la vie de la saison sèche reprend : les travaux aux champs, les réparations aux maisons en vue des grandes tornades. Par une chaude après-midi, grand émoi au village. On signale une grande pirogue qui remonte lentement l'Abanga. Au dernier coude de la rivière, on aperçoit un Blanc dans la pirogue. Comme il n'y a pas de chéchia, on est un peu rassuré, pas complètement pourtant. Les femmes et les enfants s'enfuient dans la forêt. Les hommes se massent dans la maison de garde, les fusils tout près, attentifs et inquiets. La grande pirogue s'arrête au débarcadère, le Blanc met pied à terre et suivi d'un jeune homme, son interprète, gravit la pente et pénètre par la porte étroite dans la maison de garde. L'interprète explique. C'est un commerçant qui cherche

de l'ivoire, du caoutchouc. Il donnera en échange des fusils, de la poudre, des étoffes, des perles, de l'alcool, qu'il a dans sa pirogue. On reçoit l'étranger, on lui répond poliment ; on cherchera, certes, du caoutchouc et de l'ivoire ; on veut ces marchandises précieuses. Les pagayeurs sont fatigués, le Blanc demande à passer la nuit dans le village. Vite, on cherche une maison, on la vide, on la nettoie ; une autre maison pour les pagayeurs. On transporte les bagages et les marchandises. Rassurés, les femmes et les enfants rentrent de la forêt. Un chef donne une poule au Blanc. Les femmes apportent bananes et manioc. Après le repas du soir, à la lueur de la lanterne éblouissante du Blanc, voici que tous les habitants du village se réunissent, accroupis, assis, couchés à la porte de la maison du Blanc. Wagha lui-même, par l'interprète, s'adresse au Blanc : « Tu es Blanc, « donc tu connais Dieu. Nous, Pahouins, nous ne sa- « vons rien de lui. Dis-nous maintenant les paroles de « Notre Père Dieu. » Le Blanc, ahuri, se fait expliquer longuement ce que demande Wagha. Puis : « Tu veux « que je te dise la messe ! Eh bien ! tu vas voir la jolie « messe que je vais te dire ! » Un pagayeur va chercher au fond de la maison une dame-jeanne que le Blanc ouvre. « Voilà, dit-il, un cadeau ! Vous ne savez pas ce « que c'est ! Goûtez et buvez ! Amusons-nous ce soir, « c'est moi qui régale ! » Et voilà ce Blanc distribuant à chacun son alcool. Puis il réclame les tam-tams. La danse commence avec des chants et des cris ; la dame-jeanne vidée, le Blanc en fait chercher une autre. Et

l'orgie se poursuit toute la nuit. Je ne la décrirai pas. Au lever du soleil, le Blanc, tout nu, ivre-mort, couché sur le sol, au milieu du village, entouré de ses pagayeurs dans le même état, la plupart des habitants du village, ivres morts aussi. Deux hommes se sont pris de querelle et se sont battus. Ivres aussi, ils sont là, couchés, couverts de sang. Wagha et Nze ont su se garder de l'alcool et ont ordonné à leurs femmes de rester à la maison avec eux. Seuls de sang-froid, ils ont assisté de loin à toute la scène. Au matin, accompagnés de leurs femmes, ils partent pour la plantation lointaine et ne reviendront que lorsque le Blanc sera parti.

Voilà donc ce Blanc !... Voilà ce Blanc qui connaît la Loi de Dieu !... Les Pahouins disent que c'est un esprit ! Plus dangereux et plus diabolique que tous les esprit de la forêt !

Le Blanc partit le lendemain soir, sans payer rien ni personne. Il dit qu'il reviendrait acheter du caoutchouc.

Longtemps on parla, chez les Esobam, de la visite du Blanc. Longtemps on se représenta la nuit passée en compagnie, à danser et à boire. Longtemps on reparla de ces choses qui se passèrent cette nuit-là et qu'on ne peut pas dire.

Wagha et son ami Nze connurent alors le grand scandale de la civilisation ! Le Blanc, le frère Blanc, dépouillant le Noir, ajoutant encore à sa barbarie, à ses souffrances et à son désespoir. Le Blanc incapable, malgré ses marchandises, ses machines et ses livres, de lui donner l'Espérance, de l'appeler à une vie supérieure et heureuse.

« C'est ça, les Blancs ! » dit Wagha à son ami Nze. Tristes et découragés, pendant des semaines ils n'osèrent s'interroger et reprendre les entretiens d'autrefois. Pourtant, au fond de leur cœur, ils sentaient bien Dieu, ils continuaient à entendre sa voix. Ils essayaient encore de prier, mais la vision de la nuit horrible s'interposait entre eux et Dieu. Et ils se posaient la question :
« Pourquoi, pourquoi ce Blanc, qui sait les paroles de
« Notre Père Dieu, a-t-il, ce soir, transgressé tous les
« commandements à la fois, et pourquoi a-t-il entraîné
« tous les Esobam à son exemple. Pourquoi leur a-t-il
« donné son alcool qui a fait d'eux des bêtes et pire que
« des bêtes ? Pourquoi? Pourquoi? » Cette douloureuse question les obsédait. Pourtant, un jour, Nze dit à son ami : « Pourquoi ? Mais, peut-être parce que ce Blanc
« ne sait pas. N'avons-nous pas entendu dire à Nzogho
« qu'il y a deux sortes de Blancs, ceux de Dieu et les
« autres ? Celui-là n'est pas de Dieu. Nous, restons
« avec Dieu et près de Lui ! »

Les cœurs qui s'ouvrent

La grande saison des pluies se termina ; puis vint la petite saison sèche. Les deux amis, causant, priant, sentaient en eux s'accomplir un changement. La colère, la haine, la vengeance commençaient à disparaître de leur cœur. La lanière de peau de lamantin, bien connue de leurs femmes, se couvrait de moisissures dans un coin. Plus de ces colères terribles, plus de ces scènes de jalousie au cours desquelles le mari, hors de lui, attachait sa femme toute nue et faisait jaillir le sang à chaque coup de

cravache, jusqu'à ce qu'elle ait avoué ses infidélités. Mais des paroles d'encouragement, d'affection. De la patience, du support, de l'aide, de l'amour encore bien gauchement manifesté. Et dans cette atmosphère nouvelle, voici que les femmes aussi se sentent transformées. Elles parlent entre elles de ce grand changement observé chez Wagha et chez Nze. Elles osent même timidement les questionner. Patiemment les maris répètent et expliquent les paroles de Nzogho, que les femmes, trop stupides, n'ont pas comprises lors de la visite du jeune homme. Et voici que dans ces pauvres esprits de femmes pahouines si obstinément fermés, voici que la douce lumière de l'Evangile commence à pénétrer aussi. Une des femmes de Wagha, surtout, comprend ; c'est Nyingone, la mère du seul enfant de Wagha, la sœur de Nzogho. Elle comprend, et de semaine en semaine elle reçoit dans son cœur les paroles de Notre Père Dieu.

L'invitation à la fête

La petite saison sèche était presque finie, lorsqu'un jour l'évangéliste arriva en pauvre équipage, dans une petite pirogue, avec un jeune garçon de son annexe. Il avait voyagé trois ou quatre jours, remontant péniblement cette Hte-Abanga, passant les rapides, rochers et troncs d'arbres. Wagha et Nze s'empressèrent et le reçurent. Leurs femmes préparèrent un bon repas. L'évangéliste venait convoquer les gens à une fête de baptêmes et de communion qui aura lieu à telle date dans son annexe ; un missionnaire blanc y sera. L'évangéliste, pressé dans sa tournée, ne

put s'arrêter qu'une nuit, il repartit le lendemain. Mais la soirée fut à eux. Comme Nzogho l'an dernier, l'évangéliste fit le culte. Lui n'est plus un enfant ; c'est un homme qui connaît la vie. Il fut chef autrefois, il avait six femmes. Il les a laissées pour devenir humble et pauvre serviteur de Dieu. La figure foncée se penche sur le livre. Il dit aussi les Paroles de Notre Père Dieu.

Le lendemain l'évangéliste repartit et la vie du village continua. Tous les soirs, dans la maison de Wagha ou dans celle de Nze les deux amis et leurs femmes se réunissaient pour le culte, pour la prière.

L'épreuve de la foi

Quelques jours après, un palabre au village. Une des femmes d'un chef de famille parent éloigné de Wagha et de Nze s'était enfuie. Excédée des mauvais traitements, délaissée de son mari, la pauvre femme suivit un jeune homme d'un village de la forêt. Déjà il y avait quelque vieux palabre entre ce village et les gens d'Eyaghako. Pendant deux jours le mari délaissé chercha sa femme, s'informa, demanda à son beau-père. Enfin, il rencontra un parent qui le mit sur la piste ; bientôt il sut de façon sûre où, et avec qui, se trouvait la fugitive. Sa colère éclata.

C'est toujours une grave injure d'être abandonné d'une femme ; c'est une humiliation d'être joué. Une fuite de femme, c'est la guerre, il faut du sang ! Tous les hommes du village réunis écoutent le mari furieux qui réclame la guerre immédiate. Ses proches parents l'approuvent et l'excitent encore. Les chefs des autres

familles approuvent aussi, offrent leurs services, espérant quelque profit. Tous sont d'accord, le droit pahouin est clair, sûr : c'est la guerre !... Mais une voix s'élève. C'est Wagha. Il parle contre la guerre. Il a le courage, à tous ces guerriers furieux et déterminés, de reprocher leur dureté envers leurs femmes. Si cette femme s'est enfuie, c'est parce que son mari était méchant et injuste. Elle a rencontré un autre homme qui, peut-être, l'aime mieux. Elle a bien fait ! Nous, les hommes, quand une femme ne nous plaît plus, nous en prenons une autre. C'est notre droit ! Ce doit être aussi le droit des femmes. Puis il parle de Dieu. Cette femme est aussi enfant de Dieu. Dieu défend la guerre. « Tu ne tueras point ! » Peut-être pourrait-on régler le palabre autrement. Tous les yeux sont fixés sur lui, hostiles. Personne n'approuve. Il se tait. Mais l'ami Nze se lève à son tour. Il plaide aussi pour la paix. Le chef furieux les injurie, les appelle lâches et poltrons. Les jeunes gens bondissent sous l'insulte, mais se calment aussitôt. Le sorcier ne perd pas l'occasion et dit que les Blancs, avec leurs livres et leurs doctrines, ont ensorcelé les deux jeunes hommes. Il parle à fond contre les Blancs, l'Evangile, la Mission. Il parle comme un homme personnellement intéressé, il parle comme dut parler Demetrius, le fondeur de statues d'Ephèse. « Vous aussi, dit-il, vous êtes de la Tribu de Dieu ». Avec courage, Wagha et Nze répondirent affirmativement. Pour la première fois ils prenaient position dans le village et s'affirmaient chrétiens. Tous deux alors s'offrirent à

aller dans le village ennemi, à voir l'homme, la femme coupable, à parler avec eux pour éviter la guerre, à demander aux chefs le retour de la femme, ou le règlement des marchandises d'accord avec le père de la femme. Cette démarche était pleine de dangers. Wagha et Nze risquaient tout simplement d'être massacrés dans la forêt ou dans le village ennemi. Leur proposition fut cependant acceptée. Aussitôt, ils préparèrent leur voyage. Le lendemain, de bonne heure, les deux amis prièrent ensemble avec leurs femmes éplorées à la vue de tous les habitants du village, puis ils partirent sans fusils, sans armes. Comme leur cœur battait en quittant leur village et en s'enfonçant dans la forêt ! Comme de leur pauvre cœur, tout de même un peu affolé, montait vers Dieu une ardente prière, pour implorer sa protection d'abord, pour réussir dans leur démarche ensuite ! Ils marchèrent ainsi plusieurs heures et furent en vue du village ennemi. Encore dans la forêt, ils furent repérés et entendirent le tam-tam qui battait au village, annonçant un péril imminent. De loin ils appelèrent, se firent connaître, dirent l'objet de leur mission. Ils eurent la joie d'entendre une voix leur répondre amicalement d'avancer. L'étonnement de ces sauvages Pahouins fut grande de voir ces deux guerriers s'approcher ainsi sans armes. L'un après l'autre, ils expliquèrent le palabre, annonçant aussi la volonté de Dieu qui a dit : « Tu ne tueras point ». Ils proposèrent le retour de la femme ou le remboursement des marchandises. Le nouveau mari s'avança alors et dit :

« Frères, je ne veux pas la guerre, mais je veux cette « femme. J'ai assez de richesses pour la payer. Allez « dire à celui qui vous envoie qu'il sera remboursé de « tout ce qu'il a donné pour cette femme ». Avec joie, les deux amis retournèrent chez eux, apportant la paix. Dieu les avait exaucés. Il les avait protégés. Il avait incliné le cœur des ennemis. La guerre était évitée. Dieu mis à l'épreuve s'était montré puissant, même sur le cœur des païens.

La fête de communion

Wagha et Nze résolurent d'aller avec leurs femmes assister à la fête chrétienne au village de l'évangéliste, loin en aval de la rivière. Tous deux étaient résolus à voir le missionnaire Blanc, à l'entendre, à prendre conseil de lui. Les provisions, les bagages prêts, ils partirent en deux pirogues. Le voyage fut long et pénible. Il fallait passer des endroits difficiles de la rivière, éviter les rochers, les troncs d'arbre. Il fallait aussi coucher en route. Enfin, le lendemain, vers midi, ils arrivèrent. Le village n'était pas très grand. A côté de la longue et unique rue, un peu à l'écart, une maison isolée, en écorces, et une sorte de hangar sans murs, le sol couvert de troncs d'arbres alignés. C'était la maison de l'évangéliste et la Chapelle-Ecole. Déjà de nombreux étrangers sont arrivés et circulent dans le village. L'évangéliste lui-même vient recevoir ses nouveaux amis et les conduit dans une maison du village où une famille chrétienne les reçoit. Ils transportent nattes et moustiquaires, manioc et poisson sec ; ils s'installent et commencent à

s'étonner. Etrangers, Wagha, Nze et leurs femmes, malgré l'accueil amical de l'évangéliste, sont craintifs et réservés. Ils s'asseoient, fatigués, dans la maison, se taisent et observent.

La tribu de Dieu

C'est pourtant bien dans un village pahouin qu'ils se trouvent ! dans un village où il y a seulement quelques chrétiens. Cependant, il semble que l'atmosphère est bien différente de celle d'Eyaghako. Des hommes, des femmes appartenant à d'autres tribus circulent librement. Personne ne songe à les soupçonner, encore moins à les arrêter. Wagha et Nze entendent les noms de tribus éloignées, inconnues ; d'autres, toutes voisines ; quelques-unes parentes des Esobam ; d'autres, ennemies depuis longtemps. Ils voient ces hommes avec qui leur famille a des palabres si graves que si un Esobam rencontrait un de ces hommes dans la forêt il le tuerait et danserait sur son cadavre, pour le dévorer ensuite. Et eux, sont là, tranquilles !... Ils s'étonnent !... Est-ce qu'ils rêvent ? Dans quel monde sont-ils venus ?... D'autres pirogues arrivent ; des femmes seules circulent sur la rivière et viennent même de loin. Des femmes seules ! Et leurs maris les laissent voyager ainsi ! Les chrétiens viennent recevoir au débarcadère chaque nouvelle troupe de chrétiens. Wagha et Nze voient les démonstrations d'amitié, entendent les exclamations, la salutation : « Mon Esa ! » Enfant de Dieu ! On ne se salue plus du nom de la tribu. Il n'y a plus de tribu, tous sont de la nouvelle tribu, la Tribu de Dieu. Eux-mêmes et leurs femmes, sans parents,

sans connaissances, dans ce village, sont traités en amis. Les chrétiens, les chrétiennes viennent les voir, causent avec eux, leur offrent quelques fruits. Les femmes emmènent les femmes dans les cuisines ; les hommes invitent Wagha et Nze à la maison de garde. L'évangéliste et sa femme, affairés, vont de maison en maison, demandant encore un coin pour quelque étranger attendu. Et ce n'est que le cinquième jour, vendredi. Samedi et dimanche la foule continuera à arriver.

L'homme de Dieu

Tout à coup on entend très loin, en aval, des chants bien nourris. Bientôt on comprend qu'il y a deux pirogues qui vont arriver. « C'est le Missionnaire », dit-on de toutes parts. Ces chants résonnent dans la forêt, sur la rivière, les jeunes voix éclatent, vibrent, le chant se prolonge, mâle et puissant, se répercute aux échos ; le chant s'arrête, une seule voix continue sa phrase ; le chœur reprend encore plus nourri et plus proche. La foule se rassemble au débarcadère ; bientôt les deux pirogues apparaissent au dernier tournant et, luttant de vitesse, arrivent presque ensemble au débarcadère. Le missionnaire descend, salué par l'évangéliste, les chrétiens, les païens. Les pagayeurs, grands garçons de l'école, couverts de sueur, prennent immédiatement et sans façon, un bon bain dans la rivière ; puis, pendant que le missionnaire salue, ils transportent dans la maison de l'évangéliste les bagages, le matériel de campement, et dans les maisons hospitalières, leurs nattes, leurs moustiquaires, les provisions de voyage. Wagha et Nze regardent de loin

et s'émerveillent. « Voilà un autre Blanc. De quelle es-« pèce est-il, celui-là ? Que va-t-il nous montrer ? » Ils voient ce Blanc entouré d'hommes et de femmes, ses amis. Il n'a pas besoin d'interprète. Il parle la langue et comprend ce qu'on lui dit. Personne ne se tient à l'écart de lui ; personne ne le craint. Il est l'ami affectionné de tous, que tous sont heureux de voir et d'entendre. Assis sous le petit auvent de la maison de l'évangéliste, il caresse les enfants du village tout en causant. Et que dit-il ? Il donne des nouvelles. Il parle du Travail de Dieu, des autres fêtes qu'il a célébrées récemment dans d'autres villages, du nombre des gens baptisés, des polygames qui ont laissé leurs femmes, des sorciers qui sont devenus des croyants. Ce sont là des nouvelles qui intéressent ses amis. Wagha et Nze, de loin, entendent et voient, et l'étonnement grandit dans leur cœur ravi. Le peuple de Dieu !... Mais, ils l'ont sous les yeux ! Ils vivent maintenant au milieu de ce peuple ! Et comme tous ces chrétiens sont heureux ! Ils ont quelque chose dans leur cœur qui leur a donné la paix, la joie, la vie ! Et Wagha et Nze pensent que Dieu est là !

La prière du soir

Mais voici qu'un grand garçon vient à eux. C'est le jeune beau-frère Nzogho qu'ils n'avaient pas vu, d'abord, dans la troupe des pagayeurs, tous uniformément vêtus du pagne et de la blouse à carreaux rouges et blancs. C'est Nzogho, encore grandi. Mais c'est toujours lui, ses yeux brillants, son expression heureuse et sérieuse. Il court à eux et

les salue de la nouvelle salutation : « Enfant de Dieu ! » Et les deux pauvres étrangers Esobam comprennent qu'eux aussi sont enfants du Père, ils sont adoptés par ce nouveau peuple, ils sont aimés ! Malgré leurs pauvres défroques, leurs fétiches qu'ils n'ont pas encore osé jeter, malgré leurs ornements, boutons de porcelaine enfilés dans la chevelure et dans la barbe et les queues de porc-épics dans le nez, ce peuple, ce peuple de Dieu, les accueille et les aime. La journée se termine en conversations joyeuses, en installation de campement. A la tombée de la nuit, voici le tam-tam qui résonne. De toutes les huttes les gens sortent en hâte. « Qu'est-ce », dit Nze qui pense à une attaque subite d'un ennemi. « C'est le culte », dit Nzogho. « Allons-y ». Les trente garçons de l'école se placent sur les premiers troncs d'arbre, la foule envahit la pauvre petite chapelle et déborde au dehors. Le missionnaire indique un chant : « Jésus a donné la vie en cadeau à tous ceux « qui croient en Lui. » Et le chant sort, magnifique, de toutes ces poitrines. Le cantique s'élève sur les bords de cette rivière, au soleil couchant, en face de cette forêt déjà sombre, œuvre de Dieu. Le chant terminé, le missionnaire lit dans le Livre seulement deux ou trois paroles, puis il parle. Il manie avec aisance, quoique avec un accent étranger, cette langue qui n'est pas la sienne. Wagha et Nze ne comprennent pas très bien ce qu'il dit. Pourtant, ils se rendent comptent qu'il s'agit d'une brebis perdue que son maître cherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. Ils saisissent facilement le sens de la

parabole. Ils sont eux-mêmes cette brebis perdue qui entend aujourd'hui la voix de son Maître. Un nouveau chant : « Jésus m'aime, je le sais, c'est Lui-même qui « le dit ». Puis la prière. Il fait tout à fait nuit; chacun alors se retire. Longtemps, dans la nuit, on entend les conversations autour des feux. Les hôtes de nos amis Esobam les ont invités à leur repas. Puis, dans la soirée, les deux Pahouins de l'intérieur ont osé aller regarder ce Blanc d'un peu plus près. A travers la porte ouverte, ils l'observent curieusement manger. Le missionnaire s'installe ensuite devant la porte ; les deux Pahouins craintifs, se retirent ; mais la voix de Nzogho les retient. Il vient présenter ses amis au missionnaire. Celui-ci leur tend la main, les fait asseoir près de lui, et leur parle. Le missionnaire sait déjà d'où ils viennent et pourquoi ils viennent. Il les interroge amicalement sur leur village, sur leur passé, sur leur famille. Il parle de la station missionnaire, de sa famille à lui, de l'œuvre de Dieu qui grandit et s'étend. Il dit sa joie d'être au service de Dieu depuis si longtemps et pour toute sa vie. Et il parle encore de Jésus le Sauveur. Le temps passe vite, le cercle des amis s'est élargi, la conversation est générale ; mais le missionnaire, après une rude journée sous le grand soleil, se retire. Alors les amis comprennent qu'il faut se retirer aussi, faire silence, préparer la journée de demain samedi. Mais les pauvres Esobam cherchent en vain le sommeil. Trop de choses les préoccupent, trop de pensées se pressent dans leur cerveau ; de l'inquiétude aussi, une vague an-

goisse les tient éveillés. « Ce peuple de Dieu, comme « c'est beau, comme ils sont heureux ! Oui, mais nous, « nous n'en faisons pas encore partie ! »...

L'examen des catéchumènes

Le lendemain samedi, après le culte, chacun reprend ses conversations et ses occupations. Une autre pirogue arrive. Ce sont trois anciens d'Eglise qui viennent aussi à la fête. Nzogho, qui ne quitte pas ses parents, explique le rôle d'un ancien : « Ce sont les chefs « Pahouins de ce nouveau peuple Pahouin. Tous trois, « dit-il, étaient chefs et riches. Ils ont laissé les honneurs « et les richesses, les guerriers et les femmes pour servir Dieu ». Nzogho explique le travail des anciens d'Eglise. Puis les anciens et le missionnaire s'installent dans la chapelle, ouvrent de gros livres, prient, causent entre eux. Bientôt, un homme s'assied devant eux. C'est un catéchumène qui demande le baptême. Nzogho explique : « Voilà trois ans qu'il a pris le travail de Dieu. Il « a renvoyé deux femmes, jeté ses fétiches. Il prie dans « son village et il apprend à lire. » Longtemps les hommes de Dieu parlent avec cet homme. Enfin, il sort tout joyeux, il sera baptisé demain. Sa femme, baptisée avant lui, l'attend tout heureuse à la porte du petit hangar : « Enfant de Dieu, » dit-elle, avec tous les autres chrétiens qui l'entourent. Puis, c'est une femme chrétienne qui parle avec les hommes de Dieu. Elle est chrétienne, pourtant elle est anxieuse. Sa joie est partie. Préoccupée, triste, elle dit que son mari païen la fait souffrir. Elle demande qu'on prie pour elle, pour qu'elle

ne perde pas courage, car elle est aux prises avec les plus redoutables tentations. On prie avec elle, on l'encourage, on l'exhorte : « Celui qui persévèrera jusqu'à la « fin sera sauvé ». Elle sort un peu réconfortée. Deux femmes chrétiennes, ses amies, l'emmènent à l'écart, pour prier avec elle, sans doute. Le défilé continue toute la journée, jusqu'au soir, jusqu'à la nuit noire. Même après le culte, le missionnaire et les anciens écoutent, exhortent, encouragent, grondent quelquefois, questionnent, reçoivent au baptême ou refusent les candidats.

Wagha prend le travail de Dieu

Wagha, Nze et leurs femmes ont vu tout cela. Ils ont vu ces hommes, ces femmes en lutte avec le mal, se débattant dans les ténèbres, torturés par la souffrance intérieure, venir à Dieu, chercher la force, l'apaisement, l'espérance, la lumière et la vie, et trouver tout ce qu'ils cherchaient et bien au delà. Tard dans la nuit, pendant que les hommes de Dieu parlent encore avec une dernière pauvre femme, Wagha se penche à l'oreille de Nze : « Si nous allions prendre le travail de Dieu », dit-il. « Allons », répond simplement l'ami. « Moi « aussi », dit Nyingone, la première femme de Wagha. Tous trois alors s'avancent vers le petit hangar. Le village est silencieux, la rivière coule doucement sous les étoiles, la forêt avec ses bruits mystérieux est là tout près. Quelques feux finissent de s'éteindre. Deux jeunes hommes et une femme, tout émus, s'avancent vers le missionnaire Blanc et ses aides : « Nous venons prendre

« le travail de Dieu », disent-ils simplement. Malgré la fatigue, les moustiques, le sommeil, un éclair de joie brille dans les yeux du missionnaire : « Pourquoi pre-« nez-vous le travail de Dieu », demande-t-il. Et Wagha, puis Nze, puis la pauvre femme elle-même, disent les angoisses, les épouvantes du paganisme, les souffrances, les désespoirs, l'absence d'amour, de paix, de joie, de bonheur. « Je suis fatigué de toutes ces choses. Je veux « vivre, moi aussi. J'ai besoin de Dieu. Je viens à Lui »... « C'est dur, dit le missionnaire, il faudra tout laisser. « Il faut ne garder qu'une seule femme, il faut jeter les « fétiches, même le Byéri, le crâne des ancêtres. Il faut « se confier seulement en Dieu. Il faut renoncer à la « guerre. Il faut garder le septième commandement. » Puis les trois anciens, l'un après l'autre, exhortent, conseillent, rendent attentifs aux difficultés, et parlent de cette puissance merveilleuse de Dieu comme des gens qui la connaissent et qui la possèdent. Après cette longue conversation : « Et maintenant, dit le missionnaire, « voulez-vous encore prendre le Travail de Dieu ? « N'êtes-vous pas découragés ? » Ensemble, tous les trois répondirent fermement : « Nous voulons être les « enfants de Dieu »... « Amen ! » dit le missionnaire, et il inscrivit les noms sur le grand registre. Puis, dans une prière où il mit tout son cœur, il pria pour ses nouveaux frères, demandant à Dieu de les rendre forts et triomphants, heureux et actifs à son service. En sortant du pauvre hangar, un jeune garçon, Nzogho, le visage baigné de larmes se leva :« Enfants de Dieu », dit-il. Puis

en silence tous regagnèrent leur natte et leur moustiquaire. Ce jour-là, il y eut de la joie, beaucoup de joie dans le ciel.

WAGHA MANDOUMA, CHRÉTIEN

Le jeune homme riche

Lorsque Wagha Mandouma, Nze Ngyéme et leurs femmes revinrent à Eyaghako, après avoir assisté à la fête des baptêmes, dans le village de l'évangéliste, leur visage avait une expression toute nouvelle. Une lumière intérieure l'illuminait. La plus grande paix transparaissait sur leurs traits, et donnait à leurs yeux une douceur inconnue. Ils avaient assisté le dimanche matin à l'arrivée d'un grand nombre de chrétiens et de païens venant des villages les plus voisins de l'annexe. Ils avaient vu toute cette foule, trois ou quatre cents personnes, envahir la petite chapelle et les maisons voisines pour le culte du matin. Assis humblement sous une véranda, ces Esobam avaient compris peu de chose à la liturgie du culte auquel ils assistaient pour la première fois. Ils entendirent pourtant proclamer la Loi de Dieu ; puis ils virent cette foule se lever pour s'accuser de ses péchés et implorer le pardon de Dieu ; ils comprirent les

paroles de paix prononcées très distinctement par le missionnaire. Par contre, l'allocution du Blanc leur échappa en grande partie. Ils se rendirent compte qu'il s'agissait d'un jeune homme riche qui se sentait attiré par Jésus, mais qui fut retenu par l'amour de ses richesses. Le missionnaire expliqua que ce jeune homme ressemblait à un jeune Pahouin polygame, dont les femmes constituaient toute la fortune. Il entendait l'appel de Jésus, il se sentait attiré par la Parole de notre Père Dieu. Il voulait la vie de Dieu. Mais il voulait aussi garder toutes ses femmes, avoir les biens célestes et les biens terrestres en même temps, aimer Dieu et aimer le monde. Il ne comprit pas que la Vie est plus que le vêtement et la richesse, et, devant choisir, il choisit les biens terrestres. Il s'en alla tout triste. Wagha et Nze, sans peine, comprirent et s'appliquèrent les enseignements que le missionnaire sut tirer de cet épisode de la vie de Jésus. Après l'allocution, le missionnaire proclama les noms des nouveaux catéchumènes, tous ceux qui, à cette fête, avaient pris le travail de Dieu. La liste était longue ; noms d'hommes, noms de femmes de toutes les tribus le long de la rivière Abanga. Il nomma les deux jeunes hommes et la femme Esobam. Puis, le missionnaire pria pour tous ces catéchumènes.

Le baptême et la communion

Ensuite, il appela les chrétiens qui allaient être baptisés. Il y en avait une dizaine, hommes et femmes. Ils vinrent se ranger devant le missionnaire qui leur fit prendre des engagements devant la foule assemblée :

« Renoncez-vous aux anciennes coutumes des Pahouins, le vol, les adultères, la guerre, la croyance aux fétiches ? »... — « Oui », dirent ensemble ces hommes et ces femmes qui étaient pourtant des Pahouins. « Savez-« vous que maintenant vous n'appartenez plus aux di-« verses tribus, mais que vous entrez dans la Nouvelle « Tribu, des Enfants de Dieu ? »... — « Oui », répondirent-ils. Alors, le missionnaire, s'approchant, versa quelques gouttes d'eau sur la tête de chacun d'eux, marquant ainsi que le péché passé était emporté au loin comme par un courant d'eau.

L'après-midi de ce même dimanche, eüt lieu le service de Ste-Cène auquel participèrent environ deux cents chrétiens. Nos amis Esobam ne comprirent rien à cette cérémonie, malgré les explications de Nzogho.

Après une dernière conversation avec le missionnaire, une dernière nuit passée sur cette annexe, encouragés par leurs amis chrétiens, ils étaient partis, le matin, remontant la rivière, tandis que le missionnaire et les garçons de l'école s'en allaient là-bas vers le grand fleuve que Wagha et Nze n'avaient vu qu'une ou deux fois. « J'irai bientôt vous voir », dit l'évangéliste.

Témoins de Dieu au village

Et maintenant, les voici revenus à Eyaghako. Comme ils se sentent seuls ces trois catéchumènes ! Comme ils sentent qu'ils sont de nouveau environnés de ténèbres, dans leur tribu lointaine ! Quel contraste entre Eyaghako et le village de l'évangéliste ! Ici, chacun vit pour soi, travaille pour soi, et souffre seul. Chacun est

jaloux de son voisin et soupçonne son ami. Point d'aide à recevoir de personne ; la crainte remplit les cœurs. On a peur des hommes, des bêtes, des esprits, du sorcier ! Il est là, le sorcier, dans la maison de garde. C'est le vieux Minkan, qui a six femmes et qui est la terreur du village, car les esprits lui sont soumis. De ses petits yeux mi-clos, il suit les arrivants transportant leurs pauvres bagages. Que peut-il bien penser ?... Il est tout simplement inquiet. Il sait que les idées nouvelles, apportées par ces Blancs, hommes de Dieu, libèrent les Pahouins de la crainte des esprits. Et voici qu'ici-même, dans son village où son autorité est pourtant bien établie, voici que déjà deux jeunes hommes (la femme ne compte pas) déclarent être affranchis. C'est donc la lutte qui va commencer, et ce sera une lutte à mort !

Le soir, quoique fatigués et affamés, Wagha et Nze se rendent devant la maison de garde et font le culte. Ils racontent ce qu'ils ont vu et entendu à la Fête, ils expliquent ce qu'ils ont compris. Ils annoncent qu'ils ont « pris le travail de Dieu » et que désormais, ils conformeront leur conduite à la Loi de Dieu et non plus aux coutumes des ancêtres. Le culte fini, comme les jeunes gens s'apprêtaient à rentrer chez eux, le sorcier Minkan, du fond de la maison de garde, leur cria : « Qu'est-ce qu'il t'a donné, le Blanc ? nous n'avons vu passer ni coffre, ni fusil, ni dame-jeanne d'alcool »....

Wagha, Nze et leurs femmes reprirent la vie, la vie ordinaire du village pahouin, faite, pour les hommes,

de menus travaux, de chasse, de pêche, de causeries sans fin, de repos ou de paresse ; pour les femmes, de durs travaux aux champs et de cuisine à la maison. Ils sentaient que tous les yeux du village les observaient de jour et de nuit. Nze et Wagha ne mangeaient plus dans la maison de garde où ils n'allaient presque plus. « Je ne veux pas aller, dirent-ils, là où ma femme ne peut pas venir avec moi ». Ils mangeaient dans leur maison, avec leurs femmes, au grand étonnement et au grand scandale de leurs voisins, hommes et femmes. Régulièrement, tous les soirs, ils faisaient le culte public. Pauvre culte, d'ailleurs, sans lecture et sans chant. Une petite allocution, fort peu variée, et la prière, la partie principale. Puis, après le culte public, chacun d'eux priait dans sa maison, avec ses femmes. Ils respectaient le dimanche, et pour se rappeler ce jour, ils avaient fabriqué un petit calendrier composé de sept morceaux de bambou glissant sur une liane. Chaque matin, un morceau de bambou glissait de droite à gauche. Quand les sept morceaux étaient passés, c'était dimanche.

La lutte pour la vie

Cependant quelques esprits avaient travaillé depuis le séjour de Nzogho et la première prédication de l'Evangile. Si Wagha et Nze avaient, les premiers, répondu à l'appel de Dieu, ils n'avaient pas été les seuls attirés et touchés. Soit dès le début des conversations de Nzogho, soit plus tard, à mesure que la lumière divine arrivait à percer la dure enveloppe de l'intelligence pahouine,

tous les esprits avaient travaillé, toutes les intelligences avaient fonctionné. C'est là un des fruits de la prédication de l'Evangile chez les païens, que même lorsqu'il n'est pas accepté, il oblige à la réflexion, il fait fonctionner l'intelligence, par conséquent, il la développe. Plusieurs chefs de famille avaient compris l'appel de Dieu, mais essayant de se représenter la vie de famille et la vie du village en accord avec l'Evangile à l'aide de leurs seules pauvres lumières, ils avaient vu la difficulté insurmontable. « Comment régler les palabres, s'il « n'y a plus de guerre ? », avaient-ils dit, et ils n'avaient pas cherché plus loin. Les soucis et les inquiétudes du monde avaient étouffé la bonne semence. Chez d'autres, pourtant, il n'en avait pas été ainsi. Plusieurs jeunes gens, quelques femmes même, comprenaient la douceur de l'Evangile, suivaient les cultes et avaient de longues conversations avec les catéchumènes. La semence germait lentement et perçait avec peine l'écorce épaisse du matérialisme et de la peur des esprits qui enserre si fortement le cœur du Pahouin. Dans les maisons de Wagha et Nze, il y eut aussi des divisions. Une femme de Wagha, Nyingone, la sœur de Nzogho, la mère d'un gros bambin de deux ou trois ans, était catéchumène et avait saisi la vérité. Mais les deux autres femmes, après un moment d'enthousiasme, après la forte impression reçue à la fête de baptêmes, n'avaient pas persévéré. Revenues au village, il avait suffi d'un mot dit en secret par le sorcier, et l'une après l'autre avaient chassé de leur cœur les préoccupations

nouvelles, devant la menace des esprits. Il en fut de même des trois femmes de Nze. Sans oser montrer d'hostilité aux nouvelles idées de leur mari, elles assistaient au culte le cœur fermé, volontairement indifférentes, n'écoutant plus.

L'abandon des fétiches

Peu de jours après leur retour à Eyaghako, Wagha et Nze résolurent de mettre leur vie en harmonie avec la Parole de Notre Père Dieu. Ils se trouvaient en face de plusieurs problèmes forts difficiles à résoudre. Ils devaient renvoyer deux femmes chacun et rompre avec les fétiches, même avec le Byéri. Ils voulurent commencer par le plus difficile, le renoncement aux fétiches. Un soir donc, après le culte suivi par un petit nombre de fidèles amis, on entendit à Eyaghako cette déclaration stupéfiante : « Nous allons maintenant jeter nos fétiches ». C'étaient Wagha, Nze et la femme Nyingone. Ils avaient dit cette phrase avec quelque tremblement, étonnés eux-mêmes de l'entendre. Voilà presque toute une année qu'ils avaient entendu les appels de Dieu. Leur conscience réveillée avait pris en eux une force toujours grandissante. Le moment était venu où elle parlait catégoriquement, et malgré la crainte des esprits il fallait, oui, il fallait obéir.

Ensemble donc, les trois catéchumènes allèrent chercher dans les maisons toute la série des fétiches, aux yeux épouvantés de tout le village assemblé, pendant que Minkan le sorcier, debout, vociférant et menaçant, les objurguait à pleine voix. Tranquillement, le

calme au visage et une prière au cœur, ils apportèrent tous leurs fétiches, les cornes d'antilopes, les dents de léopard, les sachets en peau de lézard, les perles anciennes, les petites dents d'éléphant, les plumes rouges de la queue des perroquets, les queues de porcs-épics, les ossements d'hommes et d'animaux et toutes les horreurs malodorantes qui les accompagnaient. Tous ces fétiches, grotesques et ridicules, furent placés en tas au milieu de la foule horrifiée, et devant Minkan exaspéré menaçant de tous les malheurs. Lorsque les esprits ne seraient plus tenus en respect par ces fétiches tout-puissants, ils se livreraient à des manifestations terribles. Sûrement, Wagha, Nze, Nyingone allaient tomber foudroyés. Peut-être même tout le village serait-il détruit. Lentement, les trois chrétiens ôtent de leur corps les derniers fétiches. Puis, délibérément, mais le cœur tout tremblant, ils jettent tous les fétiches dans le feu. Les femmes s'enfuient en poussant des cris déchirants, et gagnent la forêt. Les hommes se retirent dans les maisons. La catatrophe va se produire, il faut s'ôter de là !... Et la catastrophe ne se produit pas. Seuls maintenant au milieu du village, les trois chrétiens à genoux, se confient en Dieu tout à nouveau, pendant que les fétiches achèvent de se consumer. Pour la seconde fois, Dieu mis à l'épreuve se montre tout-puissant même sur les esprits. Après avoir jeté dans la rivière Abanga les cendres et les objets non consumés, tranquillement, les trois chrétiens regagnèrent leurs maisons. Mais cette nuit-là, leurs femmes païennes n'osèrent rentrer. Elles

passèrent la nuit chez des amies ou même en pleine forêt, avec d'autres habitants du village, toujours dans l'attente du malheur. Pourtant, Nze et Wagha n'avaient pas osé brûler le Byéri, la boîte contenant le crâne de l'ancêtre protecteur. En effet, cet esprit-là n'est pas un esprit vague et inconnu, comme tous les autres esprits. C'est l'esprit de l'ancêtre dont on se dit le nom d'une génération à l'autre. Cet esprit est connu et connaît ses enfants. Il protège, pourvu qu'on le vénère, qu'on lui offre quelque sacrifice. Aussi la crainte de l'esprit de la famille n'avait pu être encore vaincue. Le Byéri demeura dans un coin de la maison ; sans offrandes, sans sacrifices, il est vrai.

Minkan le sorcier

Au matin, chacun rentra chez soi. Les quelques amis chrétiens, ceux à qui Notre Père Dieu avait parlé, revinrent honteux. Ils s'humilièrent d'avoir fui, d'avoir abandonné leurs amis. Cet événement, pourtant, leur montra l'impuissance des fétiches, et leur foi naissante fut fortifiée. Minkan, le sorcier, furieux et humilié, cherchait une explication à donner et ruminait une vengeance éclatante. « Ils ont gardé un fétiche plus puissant que ceux « qu'ils ont brûlés », dit-il. En vain, Wagha et Nze démentirent et proposèrent une perquisition dans leur maison. La cause était entendue, le sorcier avait parlé. Mais pour lui, Minkan, la situation était grave. Si quelques douzaines d'Esobam se mettaient à jeter les fétiches, que deviendrait-il ? Il fallait frapper un grand coup, le coup ordinaire bien connu de tous les sorciers. Quand

une des femmes de Wagha ou de Nze viendrait demander un nouveau fétiche pour fixer le cœur de son mari, le sorcier donnerait, comme il le faisait d'habitude, une certaine poudre à mélanger à la nourriture du mari. Ce n'est pas difficile. Tout serait vite dit, et il serait débarrassé de ces gens de la Nouvelle Tribu. Oui !... Mais les trois chrétiens connaissaient bien Minkan et ne mangeaient que la nourriture préparée par eux-mêmes, ou sous leurs yeux. Vainement la femme essaya de mélanger la poudre à un ragoût de poisson. Le mari fit jeter les cuisines suspectes. Le temps passait et pressait pourtant. Les esprits n'ont pas l'habitude d'oublier les injures et se vengent immédiatement.

L'enfant malade

Un enfant tomba malade subitement. C'était un garçonnet de huit à dix ans, prêt à être circoncis. Un après-midi, resté seul au village, la mère aux champs, le père à la chasse, il fut pris de vomissements violents et de convulsions horribles. En hâte on appela les parents. Le sorcier vint, le bon apôtre. Il ordonna de tuer un coq et de faire couler le sang sur le petit corps du malade. L'esprit tourmentait cruellement l'enfant. Il fallait le satisfaire. Il voulait un cadavre ; voici un cadavre de coq. Il demandait du sang, une vie : les voici. Mais le soir, l'enfant avait de la fièvre et était dans le délire. Le sang du coq ne suffit pas. Au milieu de la nuit, le sorcier ordonna de porter l'enfant dans la rivière et d'égorger un mouton. Le sang du mouton coula dans l'eau et baigna tout le corps de l'enfant agité de mouvements nerveux, les yeux révulsés. Au

petit jour, un dernier spasme, l'enfant était mort. La douleur de la pauvre mère fut atroce. Se jetant sur le sol, elle tenta de se noyer, ne pouvant survivre à son petit garçon. Le père, morne, abattu, très triste aussi, se tenait dans la maison de garde. Les parents, les voisins, dans la maison, se livraient à toutes les manifestations obligatoires. Le soir, on ensevelit le petit cadavre derrière la maison, au milieu des bananiers où il avait joué pendant sa courte vie. Assise toute nue sur la tombe, le corps couvert de boue, la mère pleura son enfant trois ou quatre jours. Minkan, dans le coin de la maison de garde, impassible et indifférent, paraissait dormir.

L'« Evur » Lorsque la lune fut nouvelle, on leva le deuil de l'enfant. La mère lava son corps souillé et s'assit sur un tabouret. Minkan assembla tout le village : « Vous croyez, dit-il, que l'enfant est mort « pour rien ? on ne meurt pas pour rien ! Vous croyez « qu'un esprit était dans le corps de l'enfant ? Non, ce « n'était pas un esprit. N'ai-je pas apporté les fétiches « qui font fuir les esprits ? N'a-t-on pas offert un coq, un « mouton à l'esprit ? Les esprits se contentent toujours « des coqs et des moutons ; ils veulent du sang, on « leur en donne, ils sont satisfaits. N'est-ce pas ainsi « depuis le temps de nos pères, dites, vous, les « Pahouins ? — Eh, oui », répondirent en chœur tous les assistants. « Alors, reprit Minkan, il n'y avait pas « d'esprit dans le corps de l'enfant. Il est mort pour « une autre cause. Et nous, les vieux, nous savons bien

« pourquoi. Il y a un Evur dans le village ». La stupéfaction et l'épouvante envahirent les visages bruns, à la lueur des torches de résine. Un Evur ! voilà bien une autre affaire ! et bien plus dangereuse encore que les esprits ! Un Evur ! Tous se regardaient, muets et affolés, chacun soupçonnant son voisin, chacun se sentant soupçonné. Un Evur ! Cette bête mystérieuse, immatérielle même, peut-être, qui se loge dans le corps d'un être humain. Personne ne sait qui a l'Evur ; même celui qui le possède l'ignore. Et la nuit, alors que tout dort dans le village, voici que cette bête sort du corps de son possesseur bien endormi. Cette bête va, vient, rôde dans le village, visite les gens endormis sur leur natte, dans la moustiquaire. Elle va de l'un à l'autre, puis elle choisit une victime et lui mange le cœur. Alors, repue, elle revient, rentre tranquillement dans le corps de son possesseur toujours endormi ; elle est tranquille. Au matin, le village se réveille ; mais celui qui a eu son cœur mangé est malade. Il ne peut plus vivre, il n'a plus de cœur, il ne tarde pas à mourir. « L'enfant, dit Minkan, a eu son cœur mangé par un Evur, il y a un Evur dans le village ! » C'est une catastrophe ! Quel est l'homme, la femme, l'enfant qui recèle cette bête horrible ! C'est un danger public ! Qui est-ce ? La question est sur toutes les lèvres et le soupçon dans tous les cœurs. Minkan connaît ses clients : ce soir, il les a épouvantés. Il sait que la peur les tient aux entrailles, que le sommeil est loin et pour longtemps ; personne n'osera quitter le village les travaux seront délaissés, les champs

abandonnés, la vie du village suspendue : il y a un Evur ! Pendant quelques jours, Minkan ne souffle mot. L'effet est produit, l'épouvante est déclenchée, il n'y a qu'à laisser faire. En effet, un soir, voici que les quelques chefs de famille s'avancent. Avec force paroles et gestes énergiques, ils objurguent Minkan et le supplient de les délivrer. « On ne peut plus vivre, Minkan, montre-nous qui a l'Evur, Minkan, sauve-nous ! »

La lutte de la lumière et des ténèbres

Wagha, Nze, Nyingone et leurs amis qui commencent à croire, ne sont pas effrayés de l'Evur. Ils ont mis leur confiance en Dieu. Mais ils sentent vaguement un danger. Ils ont essayé de dire en face de Minkan que Notre Père Dieu seul fait vivre et fait mourir. Le petit groupe de chrétiens a été injurié et Minkan les a regardés en ricanant, sans pourtant montrer de colère. Il est mainténant sûr de les vaincre.

Pendant quelques jours, Minkan se livre à des exercices mystérieux. On l'entend dans sa maison parler tout seul à des êtres invisibles. Il mange des préparations secrètes. Il va seul dans la forêt et y passe des heures, le jour, la nuit. Il cherche des fruits, des écorces, des racines ; il prépare les charmes, il fait bouillir dans une grande marmite les poils d'éléphant et le fiel de tortue. Enfin, quand la lune est pleine, un soir, il déclare que tout est prêt. Aussitôt, les tam-tams sont mis en bonne place. Les fétiches sont placés dans le sac de Minkan. Longtemps, les plus habiles batteurs de tam-tam font résonner leurs instruments. Longtemps, tous

les habitants du village, réunis au milieu, se livrent aux danses préparatoires, longtemps ils chantent et crient. Enfin, une voix répond de la forêt et tous frissonnent. La voix se rapproche et, au bout du village, apparaît un être mystérieux. Il a sur la figure un masque horrible, plus grand que nature, peint en blanc, en rouge et en noir. Il est couvert de fibres de raphia et on n'aperçoit pas même ses doigts ou ses orteils. On voit pourtant briller deux éclairs à travers les yeux du masque. On sait que c'est Minkan avec son sac de sorcelleries. Il avance lentement, en se dandinant selon le rythme, pendant que toute la foule chante le chœur qui répond à la voix du sorcier. Comme il sait bien calculer ses effets ! Il apparaît, lui, l'esprit de la forêt, protecteur du village, au moment où tous les villageois, empoignés par la peur, s'excitent à la danse. Il vient, puis il feint de fuir, on le rappelle, on le prie, on le menace même. Enfin, il accourt, et, d'un bond inattendu il saute au milieu du cercle. Quelques femmes poussent des cris. La danse reprend de plus belle et les tam-tams sont de plus en plus pressants.

Wagha condamné

Wagha, Nze, Nyingone, son enfant sur les genoux, sont tranquillement dans leur maison. Les autres femmes, n'osant rester à la maison et n'osant se mêler à la danse, sont là, assises sur un tronc d'arbre. Les amis des chrétiens ne prennent pas part à la danse et sont près de leurs amis. Tous suivent très attentivement tous les détails de la cérémonie diabolique. Pendant des heures, le sorcier

fit danser, crier, sauter cette foule. Pendant des heures, il l'excita par ses hurlements, ses discours aux esprits, les tam-tams résonnant de plus en plus vite. Enfin, brusquement, tout se tait. Les esprits ont daigné venir à la fête. Ils sont là ! Ils vont découvrir celui qui a l'Evur, et Minkan lui ouvrira le ventre pour tuer la maudite bête ! Un silence absolu succède au vacarme. Plus un mouvement ! Cette centaine d'hommes, de femmes sont là, couverts de sueur, les yeux agrandis par l'épouvante. Wagha et Nze se sont levés dans leur maison. Minkan jette le contenu de son sac de diableries sur le sol. Les ossements d'hommes et d'animaux, les astragales, les coquilles, les fruits se dispersent et le sorcier regarde attentivement ses osselets. Puis, brusquement, il se redresse : « C'est Wagha ! » dit-il. En un clin d'œil la foule se rue sur la maison de Wagha, c'est lui qui a l'Evur ! Il faut lui ouvrir le ventre pour que le sorcier s'empare de la bête que lui seul peut maîtriser. Mais Wagha, jeune et agile, a bondi par la porte de derrière, il est déjà loin dans la forêt. La foule ne trouve que sa femme Nyingone et le bébé. Ce n'est pas à eux qu'on en veut. Cinquante hommes se jettent à la poursuite du fugitif. Comment font-ils pour se diriger la nuit, même par le clair de lune, dans la forêt ! Comment leurs pieds se dégagent-ils des lianes ! Comment évitent-ils fondrières et troncs d'arbres ! Les couteaux brillent dans l'ombre et la poursuite continue. Les femmes, furieuses de voir l'Evur leur échapper, saccagent la maison de Wagha. On y mettrait le feu si l'on ne

craignait de brûler en même temps le village. En vain, Nze, Nyingone et quelques amis essaient de préserver la maison du pillage. Bientôt il ne reste rien. Nyingone et son enfant eux-mêmes ont disparu.

Wagha sauvé

En quelques minutes, Wagha réussit à dépister ses poursuivants. Les cris sauvages qu'ils poussaient couvraient le bruit de sa course. Au bout d'une heure de fuite, Wagha arriva près de la petite cabane qu'il avait construite au milieu de sa plantation. Il n'osait approcher, pensant que peut-être les ennemis l'attendaient là. Il se dissimula et attendit. Après quelques instants, un léger bruit dans le sentier lui fit lever la tête. A la lueur de la lune, il vit une forme humaine et reconnut aussitôt sa femme Nyingone, portant le bébé endormi. La voyant seule, Wagha sortit de sa cachette et vint à elle. « Je suis venue », dit-elle tranquillement. — « Ne t'ont-ils rien fait ? », demanda Wagha. — « Non, dit Nyingone, mais la maison « est pillée et je t'ai rejoint. » — « Bien », dit Wagha, pauvre Pahouin ne sachant pas encore manifester les doux sentiments de l'amour et de la reconnaissance. Tous deux, sachant le danger encore proche, résolurent de fuir sans retard. On les cherchait même à la plantation et dans la forêt avoisinante. Pourtant, avant de reprendre leur course nocturne, tous deux dissimulés dans un fourré s'agenouillèrent pour se confier eux-mêmes et leur enfant, leur seule richesse maintenant, en Notre Père Dieu qui les avait guidés jusque-là. Ils se relevèrent très calmes, l'esprit et l'âme en paix. Ils

avaient vu venir l'orage et d'avance avaient compris que leur vie était en danger. Ils étaient prêts à la donner. Dieu, pourtant, ne la leur demanda pas. Dans leur plantation, qu'ils abandonnaient, ils cueillirent quelques bananes et toute la nuit ils marchèrent. Au petit jour, ils s'arrêtèrent au bord de l'Abanga. Ils mangèrent leurs bananes crues et burent l'eau de la rivière. Puis ils reprirent leur course, suivant autant que possible le cours d'eau, évitant les plantations et les villages.

Le soir, au village de l'évangéliste, le culte vient de finir. Les échos du dernier cantique se perdent dans la forêt, le crépuscule passe hâtivement. Les catéchumènes, les chrétiens sortent de la petite chapelle et regagnent les maisons où les marmites sur les feux laissent échapper la vapeur des bananes. L'évangéliste et sa femme rentrent chez eux. Tout à coup, de l'autre côté de la rivière, dans la forêt déjà sombre, un appel retentit : « Mur Nzam ô Mur Nzam ôô ! Nzagh byé nun ôô ! Hom« me de Dieu, viens nous chercher ! — Qui est là ? » dit l'évangéliste. « C'est moi, Wagha, avec ma femme et « mon enfant », répond la voix. Vite, l'évangéliste détache sa pirogue et traverse la rivière, croyant à une visite amicale... Mais un regard lui révèle la vérité. « Ils t'ont « chassé », dit-il. Très habilement il fait faire demi-tour à sa pirogue et revient avec ses amis au débarcadère... Les chrétiens du village sont tous là anxieux... A la vue des fugitifs exténués de fatigue et de faim, presque nus, sales de leur course dans la forêt, le corps meurtri par les épines, ils comprennent le drame. « C'est le sorcier, dit

seulement Wagha. Alors nous sommes venus ici, dans la Nouvelle Tribu. » — « Soyez en paix, enfants de « Dieu, dit l'évangéliste, ici nous vous garderons ». Il les introduit dans sa propre maison. Les femmes s'empressent autour de Nyingone et du bébé, les hommes se font raconter les événements. Chacun apporte quelque provision, des bananes, du poisson, du gibier. Tard dans la soirée, les hommes et les femmes de la Nouvelle Tribu étaient encore ensemble, parlant de la puissance de Dieu qui avait sauvé leurs amis, parlant aussi de la puissance des ténèbres bien grande encore dans leur pays. Après une prière, Wagha, Nyingone et le bébé s'endormirent dans une moustiquaire, sur une natte qui n'étaient pas à eux. Le lendemain, dès l'aube, l'évangéliste appela ses amis. Ils ne pouvaient rester dans ce village. Minkan, le sorcier, viendrait sûrement chercher sa proie. Il fallait fuir encore. Mais on savait où aller. Près de l'homme de Dieu, il y a la sécurité abolue. La pirogue glissait sur les eaux de l'Abanga et emportait au fil de l'eau la famille fugitive. Le soleil était déjà haut sur l'horizon lorsque la petite pirogue arriva au confluent et gagna le grand fleuve dont elle descendit le cours. Tout à fait hors de leur pays, craintifs, les Esobam regardaient la rive opposée, si éloignée qu'on apercevait à peine les maisons d'un village... Vers midi, à un dernier tournant, Wagha aperçut de grandes maisons blanches, un espace découvert, des arbres inconnus. « C'est le village de Dieu », dit l'évangéliste.

La station missionnaire

Au débarcadère, les garçons de l'école se baignaient sous le grand soleil, jouaient et nageaient. L'arrivée de la pirogue fut signalée et bientôt un grand garçon sortit de l'eau, revêtit son pagne et, le torse brun tout ruisselant d'eau, fixa attentivement les nouveaux arrivants. C'était Nzogho ! A l'aspect de sa sœur et de son beau-frère, il comprit ausitôt ce qui s'était passé. La pirogue accosta, l'évangéliste et ses compagnons débarquèrent. Nzogho tomba dans leurs bras, sanglotant. Puis le petit groupe gravit la colline et arriva bientôt à la maison du missionnaire. « N'aie pas peur, dit Nzogho à sa sœur, tu « vas voir une femme blanche ». Tremblants, honteux, leur cœur battant bien fort, ils s'approchèrent de l'escalier de la véranda. Le missionnaire et sa famille, après le repas de midi, se reposaient un moment. De loin, ils virent arriver le lamentable cortège, et le missionnaire reconnut ses catéchumènes de la dernière fête. « Ce « sont eux, dit-il, que leur est-il arrivé ? Encore une his- « toire de sorcier, sans doute ». L'évangéliste raconta brièvement la scène de sorcellerie, la fuite, l'arrivée chez lui. « Et maintenant, dit l'évangéliste, je te les « amène ». Et à son air, on comprenait que ce n'étaient pas les premiers qu'il amenait. « Enfants de Dieu, dit le missionnaire, vous avez été jugés dignes de souffrir « pour Lui ». Lui-même et sa femme s'occupèrent de Wagha et des siens. La petite fille du missionnaire regardait le gros bébé brun porté dans une large courroie de peau de sanglier, dormant sur la hanche de sa mère.

Tous les habitants de la station, réveillés dans leur sieste, sont là : les garçons de l'école, l'évangéliste, les instituteurs, les serviteurs. Le missionnaire donne des vêtements, de la nourriture à ceux qui n'ont plus rien au monde que leur pauvre corps douloureux et leur cœur plus douloureux encore. Enfin, il les confie à l'évangéliste de la station qui va leur montrer leur logement. Au culte du soir, ce jour-là, le missionnaire expliqua ce texte : « Vous serez heureux lorsqu'on vous « outragera, qu'on vous persécutera. Réjouissez-vous et « tressaillez de joie, parce que votre récompense sera « grande dans les Cieux ; car c'est ainsi qu'on a persé- « cuté les prophètes qui sont venus avant vous ». En rentrant dans sa maison, après le culte, l'homme de Dieu pensait que ses pauvres catéchumènes persécutés étaient plus près du Sauveur persécuté que lui-même, qui n'avait jamais souffert pour sa foi.

L'œuvre de Dieu au village

A Eyaghako, après la nuit diabolique, tout rentra dans l'ordre habituel. Fatigués de la danse et de la course dans la forêt, furieux et inquiets d'avoir laissé échapper l'Evur, frustrés de la grande scène sanguinaire attendue, hommes et femmes ne firent pas grand travail le lendemain. Pourtant, maintenant, c'est l'apaisement. L'Evur est parti, la crainte diminuée. On peut presque dormir tranquille. Le village est délivré. Un cousin de Wagha, chef de famille maintenant, a pris les deux femmes de Wagha. Elles seront ses femmes. Nze est triste ; son ami, son frère est parti. Il est seul maintenant de la

Nouvelle Tribu, sans secours humain pour poursuivre la lutte en lui et hors de lui. Le petit groupe d'amis, des jeunes gens, quelques femmes, se reforme pourtant. Quelques-uns épouvantés ne reviennent plus, d'autres les remplacent. Fidèlement, tous les soirs, Nze et une vingtaine d'amis prient devant la maison. Nze n'est pas seul. Il s'est confié en Dieu et Dieu ne l'abandonne pas. Il le sent près de lui, en lui. Un autre pense encore à Nze, seul dans cette Hte-Abanga si sauvage. L'évangéliste arrive un jour dans sa petite pirogue. « Je viens « te voir », dit-il à Nze. Ce fut un événement. Il fallait en effet du courage pour venir dans ce village, après ce qui s'était passé, après avoir recueilli l'homme que tous voulaient tuer. L'évangéliste resta plusieurs jours et annonça l'Evangile, tant aux cultes du soir, qu'au cours des longues conversations à la maison de garde. Il réunit souvent le petit groupe de fidèles, lut avec eux l'Evangile, leur fit mémoriser quelques versets, apprendre un cantique : « Qui est comme Jésus, le Fils de « Dieu » ? La lumière pénétrait lentement mais sûrement dans ces âmes obscures, gagnées par l'amour de Dieu et du Sauveur. Il expliquait longuement, à la pahouine, les paroles d'amour et de vie. « Que servirait- « il à un homme de gagner le monde s'il perdait son âme ? » Et du même coup ces Pahouins païens apprirent qu'ils ont une âme d'un prix infini.

Minkan le sorcier, satisfait d'être débarrassé de Wagha, heureux d'avoir exercé sa puissance et d'avoir constaté qu'elle est encore intacte, Minkan, le sorcier,

est tranquille. Du fond de la maison de garde, il écoute les paroles de l'évangéliste qui jamais ne fait allusion à la nuit de sorcellerie, qui jamais ne dit une parole blessante ou moqueuse à l'égard du sorcier. Un soir, l'évangéliste vint à la maison de Minkan, et eut avec lui une longue conversation. Longtemps dans la nuit on entendit le murmure de leurs voix. Personne ne sut ce qui fut dit cette nuit-là entre l'homme de Dieu et l'homme du diable.

Le problème de la polygamie

Enfin, l'évangéliste partit, laissant derrière lui un petit troupeau d'âmes réveillées, aimant Dieu et voulant le servir. Il leur donna rendez-vous à la prochaine fête de baptêmes à son annexe. « Enfin, dit-il à Nze, il faut que tu « finisses d'arranger tes affaires ». Cela signifiait : « Tu as rompu avec les fétiches, il faut aussi rompre « avec la polygamie ; renvoie deux femmes ». Nze était fort perplexe. Laquelle garder ? Lesquelles renvoyer ? Il se prenait à envier le sort de Wagha qui n'avait pas eu à choisir. Dieu s'était servi de sa grande épreuve et avait choisi lui-même Nyingone. De plus, elle était catéchumène comme son mari. Mais pour lui, aucune de ses trois femmes n'avait pris le travail. Païennes toutes trois, laquelle garder ? Aucune ne lui avait donné d'enfant. Il les aimait toutes trois, car chacune avait des qualités et des défauts. Mais la question était moins de sentiment que d'ordre matériel. Elles travaillaient les champs, elles cuisaient, elles aidaient à la grande pêche. Puis, renvoyer ces femmes, c'était

s'exposer aux injures, au mépris, aux colères des familles. Les trois femmes, sentant que Nze allait régler la question, étaient inquiètes. « A quoi bon travailler « aux champs, pensait et disait chacune d'elles, si demain Nze me renvoie ». Quelle que soit la situation nouvelle, chacune d'elles l'envisageait comme un malheur. En effet, si elle était renvoyée à sa famille, le père ou les frères la donneraient en mariage à un chef quelconque, vieux, méchant ; elle perdrait au changement. Si Nze la passait à un autre homme, ce serait une honte pour elle, et la situation plus mauvaise, puisque maintenant Nze est doux et bon. Quant à celle que Nze garderait, elle serait aussi plus malheureuse, car elle serait seule pour le travail. Tout le fardeau de la vie pèserait sur elle, aux champs, à la maison, partout. Nze réfléchissait, demandant conseil à Dieu. Enfin, un jour. il se décida. Réunissant les chefs de famille et faisant venir les trois femmes, après un discours où il expliqua la volonté de Dieu et sa détermination, il déclara que désormais sa seule femme serait Bilogho. Quant aux deux autres, devant le village assemblé, il leur demanda de choisir : retourner dans leur famille ou choisir un nouveau mari dans la famille de Nze. Il ne manquait pas de jeunes cousins, que Nze appelait ses frères, encore célibataires et qui seraient heureux de recevoir une femme jeune et active. Une des femmes, simplement, demanda à rester dans la famille. Quant à l'autre, très aigrie, très fermée, très païenne, elle demanda son père à grands cris. Ce fut la grande scène. Le pala-

bre fut ainsi terminé. Oui. Mais voici que dans un village pahouin, devant cinquante hommes, devant les chefs de famille, devant le sorcier, des femmes ont été consultées sur leur propre sort ! Ce fait, sans précédent, marqua dans l'esprit de toutes ces femmes pahouines. Une femme consultée sur son mariage, en public, devant l'assemblée régulière du village ! Voilà de quoi réfléchir et s'étonner longtemps. « C'est là la Parole de Notre Père Dieu ! C'est la coutume de la Nouvelle Tribu », disaient toutes ces femmes émerveillées. Quelques jours après, au milieu de l'assemblée des chefs de famille, le père vint chercher sa fille, prit possession d'elle et se refusa à rendre les marchandises données par Nze. D'ailleurs, Nze ne demandait rien. Avec tristesse, il vit partir cette femme, qu'il avait aimée, pour la forêt, pour le sort de la pauvre femme pahouine. La vie s'était approché d'elle et elle l'avait repoussée. Furieuse, elle partit de ce village sans un regard pour Nze ou pour les autres habitants. Le soir, chez son père, il y eut grande fête. C'était une bonne affaire pour lui. Point de marchandises à rendre, seulement des marchandises nouvelles à encaisser demain, quand sa fille serait emmenée par un nouveau mari. Quelques jours après, la troisième femme, devant l'assemblée du village, devint la femme d'un cousin de Nze, jeune célibataire, décidé à prendre le travail à la prochaine fête.

Nze restait avec Bilogho seule. En apparence mécontente d'être seule au travail, au fond, elle était flattée d'avoir été choisie. Elle pensa que, seule, maintenant,

point n'était besoin d'être obéissante et attentive à servir son mari. Point de rivale, sûre de n'en point avoir jamais, elle pouvait être paresseuse et insolente sans craindre la cravache. Bien vite, Nze comprit que la vie serait difficile avec cette femme païenne. Les païens n'ont point de ces difficultés avec leurs femmes ! Ils sont sûrs d'être toujours soignés, servis et respectés. Pourquoi Dieu permet-il que son enfant soit ainsi éprouvé ? Pourquoi le juste est-il malheureux, pourquoi le méchant triomphe-t-il ?

Le trouble du sorcier

Minkan, le sorcier, n'avait pas dit un mot au cours des derniers palabres. Il restait des heures dans un coin de la maison de garde, immobile, en apparence assoupi. Un jour, il avait dit à Nze : « Quand tu fais la prière, le soir, avec tes amis, mettez-vous près de la maison de garde ». Nze se garda de demander pourquoi. Il avait compris que Minkan voulait entendre, sans en avoir l'air. Un jour, Minkan demanda à Nze de venir l'aider à établir un barrage à poissons. Volontiers, Nze accepta. Le barrage fut fait en une heure, mais les deux hommes restèrent toute la journée dehors. Nze, se méfiant de Minkan, mais se confiant en Dieu, se prêta à la conversation et Minkan laissa voir qu'il était tourmenté. « Vois, lui dit Nze, je me confie en Dieu et je n'ai plus peur. Je n'ai « plus peur des esprits ni des Evur. Je n'ai même plus « peur des hommes ni des bêtes. Je sais que s'il arrive « quelque chose, c'est Dieu qui l'aura voulu. Il est mon « père, il m'aime, pourquoi craindrai-je ? Je n'ai même

« plus peur de toi, Minkan », dit-il en le regardant doucement dans les yeux. Minkan sourit, baissa la tête, ne pouvant supporter le regard droit et franc du jeune homme. « De plus, dit Nze, je ne suis pas seul. Je sais « que beaucoup de Pahouins sont entrés dans la Nou« velle Tribu. Je pense à eux lorsque j'ai quelque peine. « Ils sont une grande foule. Puis, je pense à Jésus, le « Fils de Dieu qui est venu nous chercher ». Ainsi, cette intelligence était toujours en travail, ce cœur ouvert s'élargissait, connaissait la douceur de l'amour, cette conscience encore peu éclairée devenait la grande règle de vie. Il apprenait aussi peu à peu à avoir de la volonté, sa personnalité s'affirmait. « Oui, dit Minkan, mais tu as encore ton Byéri et celui de Wagha ». Nze, à son tour, baissa la tête. Il n'avait pas encore osé se débarrasser des deux Byéri. Il comprit alors qu'un chrétien doit être conséquent d'une façon absolue, qu'il doit aller jusqu'au bout dans la vie nouvelle, que les païens même ne comprennent pas, n'admettent pas les inconséquences des chrétiens. Et avec tout son cœur, il déclara que bientôt il se déferait des deux Byéri.

La marche en avant

A la station missionnaire, Wagha et sa femme faisaient de nouvelles expériences. Il avait été entendu avec le missionnaire que Wagha ferait partie de l'équipe de pagayeurs-manœuvres. C'étaient une douzaine de jeunes gens tous chrétiens ou catéchumènes, la plupart mariés, habitant la station avec leur famille. Ils faisaient sur la station des travaux assez pénibles ; un terrassement pour pré-

parer l'emplacement d'une nouvelle maison ; ils coupaient dans la forêt, et transportaient ensuite, des bois de charpente ; certaines saisons, ils faisaient des briques ; enfin, ils accompagnaient le missionnaire dans ses voyages et pagayaient. En outre, pendant deux heures, chaque jour, ils apprenaient à lire et étaient régulièrement instruits des choses de Dieu par le missionnaire lui-même. La dame missionnaire s'occupait de leurs femmes et de leurs enfants, les réunissant sur la véranda de la maison pour leur enseigner à coudre leurs robes, leur parler de Dieu et chanter des cantiques. Avec joie, Wagha devint élève adulte et se mit courageusement au travail. Un travail régulier qu'on prend et qu'on quitte quand une cloche sonne ! Un travail qui profite à un autre ! Un salaire qu'on reçoit ! Habiter une maison qu'on n'a pas construite ! Construire une maison qu'on n'habitera pas ! Autant de notions nouvelles, toutes nouvelles à l'esprit de nos Pahouins. Voilà de quoi penser pendant bien des nuits !

L'accueil tout fraternel qu'ils avaient reçu à la station était de nature à les faire penser aussi. Voilà des gens, des Pahouins, originaires de toutes les tribus, qu'ils n'avaient jamais vus ; tous ces étrangers les accueillent, les aident, les conseillent, les consolent ! Des femmes se privent de quelques ustensiles pour les prêter à Nyingone qui n'avait pas même une marmite. Elle ne sait pas seulement dire merci ! Ils sont là, dans un grand village et pas d'injure, pas de dispute, pas de bataille ! Les femmes sont en paix, les hommes aussi. Pas

de danse le soir au clair de lune. Tous ces Pahouins accueillent Wagha, sachant pourtant qu'il a un Evur dans le corps et ils n'ont pas peur de lui, dorment sous le même toit. Que c'est étrange ! Le chef de ce village est un Blanc. Ce Blanc est certainement riche. Il habite une grande maison remplie de richesses. Il y a beaucoup de sièges, beaucoup plus qu'il n'y a de personnes dans la maison. On peut entrer tout droit dans cette maison, et le plafond est si haut qu'on ne peut le toucher avec la main. Wagha s'est demandé longtemps à quoi servaient une table et une armoire. Il a compris l'usage du lit, car il a vu la moustiquaire relevée au-dessus du lit. Comme tout est propre ! Il a vu le missionnaire mangeant et causant avec sa femme et se promenant le soir avec elle. Jamais entre eux d'injures ou de disputes. Le travail en commun, l'unité de préoccupations et de vie. Le centre de cette vie c'est Dieu. Wagha a vu l'enfant du missionnaire, une petite fille de trois ou quatre ans. Elle n'est jamais rudoyée ou injuriée ; et, chose bien faite pour étonner aussi, les parents font l'éducation de cette enfant. Enfin, Wagha sait que cette petite fille ne sera jamais vendue !

L'horizon s'élargit

Rapidement, Wagha apprit à lire et avec joie il recevait les enseignements du missionnaire. Quelquefois il avait des moments de tristesse. Il était pris de la nostalgie du village enfumé, de la forêt, de la plantation, de la liberté du village. Alors Nzogho venait le distraire, et, après une bonne soirée passée à causer à cœur ouvert, la joie et

la paix revenaient au cœur du pauvre Esobam. Il avait trouvé sur la station un autre ami, l'évangéliste. C'était un Pahouin, chrétien depuis douze ou quinze ans, qui avait renoncé à des richesses, à des femmes, à des honneurs, et qui n'avait jamais regretté d'être venu à la Nouvelle Tribu. L'expérience de cet ami, son affection, son bon sens, son courage, aidèrent puissamment Wagha et sa femme à progresser dans la vie chrétienne et à s'adapter aux habitudes si nouvelles de la station missionnaire. Peu à peu, Wagha comprit le travail de l'école où une centaine de jeunes Pahouins s'initiaient à la science. Il fit la connaissance des évangélistes, des instituteurs dispersés dans quinze annexes ; des chrétiens et des catéchumènes, un millier, habitant les cent trente ou cent cinquante villages du district. Il alla avec le missionnaire célébrer des fêtes de baptêmes sur toutes ces annexes ; il assista à une fête de Noël sur la station qu'il vit envahie d'une foule de plusieurs centaines de chrétiens, tous enfants de Dieu. Il vit la fête de l'école, l'arbre de Noël, la joie de tous ces enfants. « La vie des chrétiens, dit-il un jour, va de fête en fête. » Il apprit l'existence de quatre autres stations missionnaires et il vit quelquefois les autres missionnaires.

Les mois passaient. La saison sèche revint, puis la saison des pluies, Wagha et Nyingone suivaient les instructions en vue du baptême. L'œuvre de la grâce de Dieu s'accomplissait en eux. Souvent, au cours des voyages du missionnaire, Wagha, comme d'autres pagayeurs élèves, prenait la parole pour expliquer, pour démon-

trer, pour témoigner. Un jour, le missionnaire appela Wagha dans son cabinet de travail. « Enfant de Dieu, « dit le missionnaire, voilà plus de deux ans que tu as « pris le Travail. Ne penses-tu pas que tu peux recevoir « le baptême ? — Oui, dit Wagha, je le désire, mais « suis-je assez instruit ? Il y a encore tant de choses que « j'ignore. Puis, ajouta-t-il, j'aurais voulu attendre Nyin- « gone, elle ne sait pas lire ». Une longue conversation suivit. Wagha, une fois de plus, ouvrit tout son cœur à son ami blanc. Il dit ses joies, son bonheur de croire, d'être délivré de la peur, de se sentir aimé, d'aimer. Il dit aussi ses tristesses, ses tentations, ses moments de découragement ; le but est trop haut, trop loin ; il dit ses reculs, même ses chutes, ses moments d'impatience envers sa femme, la difficulté qu'il éprouvait à n'être plus son maître, les pensées mauvaises qu'il avait eues, pensant à ses anciennes femmes, à son ancienne situation de jeune chef à Eyaghako, aux tentations qui l'assaillent même ici, sur la station. Il parle de ses aspirations, de ses désirs, il montre sa pitié pour son peuple, pour ces villages de la Hte-Abanga qu'il connaît et où personne n'est encore allé pour y parler de Notre Père Dieu. Le missionnaire encourage, console, parle de la miséricorde de Dieu qui ne condamne pas le pécheur repentant, qui aide, qui parle, qui appelle, qui envoie. « Nyingone, dit-il, est peut-être prête à recevoir le bap- « tême ». Nyingone est douce, soumise, aimante et fidèle, mais elle comprend lentement, elle a toujours besoin d'être guidée, conseillée, aidée. Elle veut servir Dieu de

tout son cœur, mais elle ne sait pas. Elle prie pourtant. « C'est tout ce que Dieu demande, dit le missionnaire ; « à toi, il demande de l'aider, parce qu'elle est faible. « Vous pouvez tous deux recevoir le baptême ».

La fête de l'Abanga

Quelques semaines passèrent encore. Puis les élèves adultes apprirent que la fête de baptêmes à l'annexe de l'Abanga était proche et que le missionnaire devait les y emmener tous. En effet, un vendredi matin, la grande pirogue montée de ses douze pagayeurs suivie d'une autre grande pirogue maniée par de grands garçons de l'école et chargée des bagages, de Nyingone et de son bébé, se détachèrent du débarcadère, et, remontant le fleuve, prirent le chemin de l'Abanga. Pour la première fois depuis leur fuite, Wagha et sa femme revoyaient cette rivière. Combien petite et étroite leur parut-elle, à eux maintenant habitués à l'Ogooué large d'un kilomètre ! Le soir, les deux pirogues arrivèrent à l'annexe. Wagha revit ce village, ces chrétiens, cet évangéliste. Il fut accueilli par tous avec amour. « Nze viendra demain », lui dit l'évangéliste. La nuit fut paisible et heureuse dans ce village où, l'année précédente, fugitifs et nus, ils avaient été reçus comme des frères. Dans la matinée du lendemain, alors que le missionnaire et les anciens, dans la petite chapelle, recevaient les chrétiens et les catéchumènes et s'entretenaient avec eux, les pirogues accostaient sans cesse, apportant chrétiens et païens. Des troupes arrivaient aussi à pied, à travers la forêt. A chaque instant retentissait la salutation de ceux de la

Nouvelle Tribu : Enfant de Dieu ! Mais des chants puissants et bien nourris, encore lointains, percent la forêt. Ce sont deux grandes pirogues qui viennent de la Hte-Abanga. Bientôt on reconnaît le jeune homme à l'avant de la première pirogue : « C'est Nze Ngyéme avec les Esobam d'Eyaghako ! » Les deux pirogues lourdement chargées accostent presque en même temps. Wagha, Nyingone, Nzogho sont là pour recevoir Nze Ngyéme et une vingtaine d'amis, jeunes gens, hommes faits, quelques femmes aussi, qui viennent prendre le Travail. La joie du revoir fut grande. Les nattes et les provisions transportées, tous ces Esobam, tous Enfants de Dieu, groupés sous la véranda d'une maison, se disent les nouvelles et se réjouissent de revoir Wagha. Nze est pourtant triste : Bilogho n'a pas voulu venir. Toujours indifférente et peu amicale, elle est la croix de son mari. Nze est aussi préoccupé. Souvent il regarde en amont de la rivière, comme s'il attendait encore quelqu'un.

Candidats au baptême

L'un après l'autre, ces Esobam comparaissent devant le Conseil d'église. Ils exposent leur pauvre foi naissante, leurs hésitations, leurs difficultés, la crainte des esprits, l'hostilité de quelques chefs de famille, puis les difficultés intérieures, la lutte contre la colère, la vengeance, la sensualité. Comment rompre ? Le missionnaire et les anciens questionnent et encouragent. Ils essaient de se faire une idée nette de l'état de l'âme de chacun d'eux. Puis, s'il y a lieu, le missionnaire inscrit le nom sur le gros registre des catéchumènes.

« Nze a-t-il jeté son Byéri ? » demanda le missionnaire à l'évangéliste. L'évangéliste raconta comment étant en séjour à Eyaghako, Nze lui demanda d'emporter ce Byéri et celui de Wagha. Nze s'enfuit dans la forêt, pauvre cœur tenu, malgré sa raison et sa volonté, par l'épouvante de cet esprit d'ancêtre qu'il a vénéré et craint, qu'il a vu son père avant lui craindre et vénérer. Tous les habitants du village, horrifiés par le sacrilège, s'enfuirent aussi dans la forêt. Seul dans le village, l'évangéliste prit les deux Byéri (peut-être tremblait-il un peu lui aussi) et les mit dans sa pirogue. Il cria de loin à Nze qu'il pouvait revenir, puis, détachant sa pirogue et la laissant aller au fil de l'eau, l'évangéliste, ayant débarrassé Nze de la dernière entrave païenne, reprit le chemin de son annexe. Nze rentra dans sa maison le cœur soulagé d'un grand poids. Les autres habitants païens n'osèrent rentrer que le soir, lorsque la crainte de la forêt mystérieuse les obligea à dominer la peur de la vengeance de l'esprit. Minkan le sorcier, n'avait rien dit et n'avait pas fui. Dans son coin de la maison de garde, il avait suivi tous les mouvements de l'évangéliste sans un mot, sans un geste.

Pendant toute la journée du samedi, le défilé continua dans la petite chapelle. Wagha et Nyingone allèrent aussi demander le baptême avec quelques autres candidats. L'examen de nos amis, bien connus du missionnaire et des anciens, fut court et ils eurent la joie d'entendre le missionnaire leur dire : « Enfants de Dieu, réjouissez-vous, demain vous recevrez le baptê-

me ». Au sortir de la chapelle, le groupe des Esobam, Nze et Nzogho les accueillit avec ravissement. Ils seront les premiers Esobam d'Eyaghako baptisés.

Le sorcier à la fête

Au moment où, le culte et le repas du soir terminés, le Conseil d'Eglise se réunissait encore dans la chapelle, une petite pirogue montée d'un seul homme descendait lentement la rivière. Assis à l'arrière, se bornant à diriger l'embarcation, l'homme considérait le village et paraissait en proie à un grand trouble. Lentement, il amena sa pirogue au débarcadère, où il fut reçu par Nze. L'émotion les empêchait l'un et l'autre de parler et tous deux s'avançaient vers la chapelle. Cependant l'arrivée de l'étranger avait été signalée, et de toutes les maisons sortaient les curieux. Bientôt tout le village fut réuni autour de la chapelle où venait d'entrer le nouvel arrivant. La stupéfaction était grande parmi chrétiens et païens lorsque son nom courut de bouche en bouche, car on avait reconnu Minkan, le sorcier d'Eyaghako ! Au milieu de la foule attentive et curieuse, il s'avança timidement vers le missionnaire : « Je suis venu, moi « aussi, dit-il, pour prendre le Travail de Dieu ». — « Tu es pourtant le sorcier », dit le missionnaire. « Pourquoi as-tu apporté aussi ton sac de fétiches ? — « Tout cela c'est du mensonge et du crime. — Alors, interrompit le missionnaire, si vraiment tu viens de Dieu, jette tous ces fétiches dans la rivière ». Très surpris, Minkan hésite un long moment. Puis prenant résolument son sac d'horreurs, il se dirige vers la rivière, va au bout

d'une pirogue et lance au milieu du courant ce sac, ces fétiches redoutables, devant toute cette foule pétrifiée. Comme son cœur était bouleversé en regardant s'enfoncer dans l'eau tout ce qui faisait autrefois sa puissance, tout ce qui était l'objet de sa foi ! Il revint à la chapelle au milieu des chrétiens ravis. Le missionnaire lui prit la main. Devant cette preuve éclatante, il n'y avait pas à douter de sa sincérité, de sa conversion. « Enfant de Dieu », dit le missionnaire. Minkan s'assit sur un tronc d'arbre et, devant le missionnaire, les anciens, les chrétiens Esobam et autres, il reprit sa déclaration. « Je suis fatigué, dit-il. Je suis sorcier, mais « je n'ai pas la vie. Je sais bien que Notre Père Dieu est « là, et j'ai peur. Oh ! je n'ai pas peur des esprits et des « fétiches, je sais que ce sont des mensonges, mais j'ai « peur de Notre Père Dieu. Mon cœur est triste, car je « pense maintenant à tout ce que j'ai fait. Vous, les « Blancs, vous savez compter, moi, je ne sais pas. J'ai « essayé de compter les hommes que j'ai tués et mangés. « J'ai compté tous les doigts de mes mains et tous les « doigts de mes pieds, et il y en avait encore. Ces hom- « mes et ces femmes, c'étaient des Enfants de Dieu. « Comment Dieu va-t-il venger ses enfants que j'ai tués « et mangés ? Aussi, j'ai peur ! Oh ! j'ai peur ! Blanc, si « tu peux m'aider, aide-moi ! Le dernier que j'ai tué, « c'est ce petit garçon que j'ai empoisonné lorsque j'ai « voulu trouver un prétexte pour chercher l'Evur dans « le ventre de Wagha. » Un gémissement dans la foule des chrétiens ; c'est la mère du petit garçon. Elle a pris

le travail le matin même. Minkan l'a vue, là, dans la foule. « Oh ! j'ai peur », dit-il. « Enfant de Dieu », dit seulement la pauvre maman tout en larmes. « C'est trop lourd, continue le sorcier, c'est un poids que j'ai là à la gorge, qui étouffe. Je ne peux plus vivre ainsi. Blanc, que faut-il faire pour avoir la vie. » — « Crois au Seigneur Jésus et tu auras la vie », dit le missionnaire fort ému lui-même. Minkan est là, affaissé sur le tronc d'arbre, pauvre vieux aux cheveux blancs, avouant sa misère, ses crimes, ses mensonges, apportant son angoisse, criant sa souffrance, implorant son pardon, demandant la vie. Longtemps, le missionnaire et les anciens, devant toute la foule des chrétiens, lui parlèrent de la miséricorde de Dieu. La nuit vint, mais nul n'en était troublé. Longtemps dans la chapelle ouverte à tous les vents, la lanterne éblouissante du missionnaire éclaira cette scène. Enfin, toute l'assemblée chanta ce beau cantique :

« Oh ! l'heureux jour, l'heureux jour,
Jésus a pardonné mes péchés.
Il m'a appelé, je suis à lui pour la vie éternelle,
Dans la lumière et dans la joie ».

Le baptême de Wagha

Quelle belle fête de baptêmes il y eût le lendemain à l'annexe de la rivière Abanga ! Avec quelle joie le missionnaire nomma à haute voix les noms de tous ces nouveaux catéchumènes Esobam d'Eyaghako, et aussi le nom de Minkan, polygame, cannibale, sorcier, Enfant de Dieu ! Wagha et Nyingone furent baptisés avec une douzaine d'autres

nouveaux chrétiens, tous ensemble entrant dans la Nouvelle Tribu. Avec quelle joie, avec quelle force le missionnaire annonça la Bonne Nouvelle à tous ces chrétiens et aux païens accourus aussi en foule : « Si un homme ne naît de nouveau »... Vraiment, n'étaient-ils pas nés de nouveau, ces chrétiens, Wagha, Nze, et aussi le sorcier ? Quelle belle journée, et combien le missionnaire aurait désiré que tous ses amis dans la patrie, tous ceux qui pensaient à lui et priaient pour son œuvre, assistassent à cette fête. Combien il se sentait heureux et béni, lui, le serviteur de Dieu, de voir par les yeux de la chair que l'Evangile est une Puissance de salut pour tous ceux qui croient.

Le lendemain, la petite troupe d'Esobam remontait la rivière avec Wagha et Nyingone qui osaient maintenant revenir au village d'où ils avaient dû fuir autrefois. Les deux pirogues luttaient de vitesse et les chants des jeunes gens remplissaient la forêt. On arriva après deux jours de voyage. Le soir de l'arrivée, tous les chrétiens se groupèrent pour le culte, et les païens vinrent aussi en grand nombre. Mais ce soir-là, ils n'entendirent ni la voix de Wagha ni celle de Nze. Ce fut Minkan le sorcier qui fit le culte.

CAHORS, IMPRIMERIE COUESLANT *(personnel intéressé)*. — 26.112

LES CAHIERS MISSIONNAIRES

Nº 1.	**Le catéchumène canaque**, par M. Leenhardt. Prix : 1 fr. ; franco	1 25
2.	**Le rôle civilisateur des Missions**, par C. Chollet. Prix : 1 fr. ; franco.......	1 25
3.	**De la Mort à la Vie** : L'Evangile en Nouvelle-Calédonie, par M. Leenhardt. Prix : 1 fr. ; franco	1 25
4.	**Wagha Mandouma**, catéchumène et chrétien, par F. Faure. Prix : 2 fr. ; franco	2 50
5.	**Comment l'Evangile agit au Zambèze**, par J. Bouchet (*sous presse*).	

En vente :

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, Boulevard Arago

PARIS (XIVe)